

REVUE DE PRESSE

Exposition Ceija Stojka La Friche

1 0 m a r s - 1 6 a v r i l 2 0 1 7



Lanicolacheur - Marseille
la maison rouge - Paris

Presse écrite / Web

La Croix, Sabine Gignoux, 27 mars 2017

Pélerin, Philippe Royer, 6 avril 2017

Télérama, Lorraine Rossignol, 18 mars 2017 print et web

Le Monde, M le Magazine, Florence Aubenas, 24 février 2017, couverture et 10 pages d'articles, print et Web

La Provence, Gwenola Gabelle, 11 mars 2017
et aussi : 9 avril 2017 le festival tsigane célèbre les roms
27 mars Latcho Divano fête la culture rom

La Marseillaise, Philippe Amsellem, 12 et 15 mars 2017

France TV info.fr, Odile Morain, 14 mars

Beaux-Arts, E.L. 17 avril 2017

Destimed, Michel Egea, 19 mars

Toutma, Jacque Lucchesi <http://bit.ly/2o41sWX>

Med'in Marseille, Claire Robert, 10 mars 2017 <http://bit.ly/2o3Ongc>

En revenant de l'expo.com, Jean-Luc Cougy, 29 mars 2017 <http://bit.ly/2pRVFAj>

Fréquence Sud

Radio

FIP Annonce

Radio Grenouille, ITW Simon Morin, 9 mars

Radio Galère, ITW Nora Mebtouche 17 avril, annonces 13 mars

Tv

France 3, journal régional, 13 mars 2017

& aussi... **Zibeline**, Agnès Freschel

à suivre : **Artension**, Eric Tariant (été), **Artpress** Claire Margat

Ceija Stojka, la victoire de la couleur

Par Sabine Gignoux (à Marseille), le 27/3/2017 à 08h01

Enfant rescapée des camps nazis, cette artiste rom a témoigné du génocide des Tsiganes. Ses peintures, naïves et puissantes, sont présentées à Marseille.



Ceija Stojka, artiste rom

Friche la Belle-de-Mai, *Marseille*

Sur les photos, elle pose fièrement, sans rien cacher du matricule Z6399 tatoué sur son avant-bras. Ceija Stojka, née en 1933 dans une famille rom d'Europe centrale, fut déportée à 10 ans avec sa mère à Auschwitz, Ravensbrück puis Bergen-Belsen. Vingt-quatre mois d'enfer qu'elle racontera, en 1988, d'abord dans un manuscrit écrit à la sauvette, puis à travers des centaines de peintures et de dessins.

Dans la communauté tsigane où le silence est la règle vis-à-vis des « Gadgés », Ceija Stojka, aidée par la journaliste Karin Berger, fut l'une des premières à témoigner du Samudaripen, le génocide des Roms par les nazis. Sur les 700 000 Tsiganes d'Europe, entre 300 000 à 500 000 auraient péri.

Relire : [En mémoire des Roms tués durant la Seconde Guerre mondiale](#)

Des trésors retrouvés chez le fils de Ceija Stojka

Décédée en 2013, Ceija Stojka avait reçu des prix pour ses livres en Autriche et vu ses œuvres exposées à Vienne, Kiel et Berlin. En France, c'est le metteur en scène Xavier Marchand, directeur artistique de la compagnie [Lanicolacheur](#) à Marseille, engagé auprès des Roms, qui a repéré ses textes. « *Son témoignage sur les camps a une force incroyable* », confie cet homme qui a fait publier en français *Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen* (1) et l'a porté à la scène en 2016.

En tombant sur les peintures de Ceija Stojka, Xavier Marchand s'enthousiasme à nouveau : « *La réalité des camps y est vue à hauteur de petite fille, d'une manière à la fois sombre et lumineuse. Des mots se mêlent aux dessins dans une forme d'oralité...* » Il rêve de les exposer et contacte alors le collectionneur Antoine de Galbert, directeur de la [Maison rouge](#) à Paris, conquis lui aussi.

À Vienne, chez le fils de l'artiste, ils exhument, roulées sous des lits ou entassées dans des placards, des trésors. « *J'ai acheté une peinture où Ceija a peint un courant d'air, tellement évocatrice que je sens le froid sous ma chemise* », raconte Antoine de Galbert. « *Dans une autre où elle et sa famille se cachent dans la forêt pour échapper aux rafles, la peur se lit dans leurs yeux...* »

A lire : [L'Allemagne dresse une stèle pour les Roms victimes du nazisme](#)

Les couleurs des Tsiganes contre la violence nazie

Une quarantaine d'œuvres sont [exposées à Marseille](#), avant une présentation plus étoffée début 2018 à Paris. Dans les dessins à l'encre, les traits heurtés témoignent des souvenirs à vif. Ceija Stojka y montre les corps nus et amaigris des femmes, immenses à ses yeux d'enfant, avec ces mots en allemand : « *Nous avons honte.* » D'une virgule, elle trace la bouche hurlante d'un kapo...

Voici, entre effroi et tendresse, les tas de cadavres disloqués dans lesquels elle s'abritait du froid. Plus loin, la fillette blottie contre sa mère, sur une terre désolée, évoque une Mater dolorosa. Les coups de bottes ou de fouets racontent la violence omniprésente. Pourtant, les cadrages se vengent et coupent parfois le corps des tortionnaires.

Dans les peintures, une tout autre alchimie opère. Comme si l'artiste parvenait à réparer son histoire, par-delà l'atrocité des faits. La palette chatoyante avec laquelle elle s'obstine à dépeindre le monde des Roms contraste avec les sombres uniformes nazis. Même au seuil de la chambre à gaz, les vêtements des Tsiganes, abandonnés à terre, semblent encore empreints de la beauté de leur monde bariolé.

La victoire de la nature

Une nature flamboie à l'unisson. Au-dessus des baraquements, les ciels se parent de couleurs vives, les fleurs s'obstinent, l'arbre reverdit devant le camp libéré puis incendié. Cette nature rappelle

l'éternelle victoire de la vie contre les forces d'anéantissement. Ceija Stojka ne signe-t-elle pas, toujours, sur une petite branche, en souvenir de ces feuilles tendres qui l'aidèrent à surmonter la faim ?

Parfois même, elle s'évade. Dans une peinture de Ravensbrück, l'artiste s'est glissée derrière les barbelés, comme cachée des bottes nazies par le premier plan d'herbes et de pissenlits éclatants. Ailleurs, elle capte des vues du camp en surplomb, dans un envol mêlé à celui des corbeaux qui becquettent les cadavres et emportent au ciel leurs âmes... Par sa peinture, Ceija Stojka ne contribue-t-elle pas, elle aussi, à sauver tous ces êtres du néant ?

Revenue bien plus tard à Bergen Belsen, elle écrit : « *Toujours, quand je vais là-bas, c'est comme une fête, les morts volent dans un bruissement d'ailes. Ils sortent, ils remuent, je les sens, ils chantent et le ciel est rempli d'oiseaux. C'est seulement leur corps qui gît là. (...) Et nous nous sommes les porteurs, nous les portons avec notre vie.* »

Relire : Soraya Post, Rom et fière de l'être

Le 10^e Festival des cultures tsiganes

L'exposition dure jusqu'au 16 avril. Des lectures de *Je rêve que je vis ?* Libérée de Bergen-Belsen seront données à la Belle-de-Mai les 31 mars et 1^{er} avril, avec le 1^{er} avril une projection du film de Karin Berger sur l'artiste. Rens. : lanicolacheur.com

La manifestation s'inscrit dans le cadre de Latcho Divano, Festival des cultures tsiganes à Marseille qui fête ses 10 ans. Au programme, concerts (Soumnakai, Nadara, Roberto de Brasov et les élèves musiciens de Marseille...), films, contes, théâtre, photos de Matéo Maximoff et cuisine tsigane !

Sabine Gignoux (à Marseille)

(1) Trad. par Sabine Macher, éd. Isabelle Sauvage, 2016, 114 p., 17 €



• Pèlerin

MATTHIAS REICHEL - CHRISTA SCHNEPP



expo

Rom & peintre

par **Philippe Royer**

C'EST UN LIVRE, *Je rêve que je vis ?*, traduit de l'allemand et sorti l'an dernier, qui a pour la première fois, fait parler d'elle en France. Dans cet hallucinant récit autobiographique, Ceija Stojka raconte ses quatre mois passés dans le camp de concentration de Bergen-Belsen, – avant qu'il ne soit libéré, en avril 1945 –, à tenter de survivre, du haut de ses 11 ans, aux côtés des siens : les Roms d'Autriche, déportés par vagues successives. Entre 1943 et 1945, la jeune Ceija aura connu trois camps, les coups, la famine, les cadavres qu'on entasse avant de les brûler... Revenue vivante à Vienne, elle décide de ne pas en parler. À vrai dire, aucun Tzigane rescapé des massacres nazis, qui ont décimé 300 000 à 500 000 d'entre eux, n'en parle plus jamais. Mais le temps fait son travail. Et en 1988, Ceija Stojka publie un premier livre de témoignage, créant un choc en Autriche, où elle a été, jusqu'à sa mort en 2013, une personnalité écoutée et respectée. C'est un metteur en scène, Xavier Marchand, dont la compagnie (Lanicolacheur) travaille, à Marseille, sur les minorités, qui a introduit son œuvre en France, faisant découvrir ses textes au gré de lectures publiques. Xavier Marchand savait que Ceija Stojka avait aussi peint de nombreuses toiles à partir des années 1990, déjà exposées en Autriche, mais sans bien connaître le détail de l'œuvre. Un voyage à Vienne, la découverte des peintures entassées

1| Une des principales œuvres de l'artiste sur la déportation. Sans titre et non datée.

2| Ceija Stojka, écrivaine et artiste autodidacte.



« Ceija Stojka, artiste rom » jusqu'au 16 avril, à la Friche la Belle de Mai, à Marseille.

Rens. : 04 95 04 95 95 ; www.lafriche.org

dans l'appartement du fils de l'artiste, l'aide d'un collectionneur parisien, Antoine de Galbert, dont l'espace d'exposition, La Maison rouge, à Paris, accueille des genres « autres » (art brut et arts premiers...), ont convaincu le metteur en scène d'accrocher une première salve de toiles à la Friche la Belle de Mai – une ancienne usine marseillaise reconvertie en infrastructure culturelle. « Nous avons sélectionné 75 œuvres, en essayant de trouver une chronologie. La Maison rouge en exposera le double au printemps 2018, raconte Xavier Marchand. Ceija Stojka a peint deux types de toiles. Des œuvres sombres, sur la vie dans les camps, cadrées à hauteur d'enfant, de la gueule des chiens, des bottes des gardiens. Mais aussi des toiles très colorées, chantant le retour à la vie, avec des caravanes couvertes de guirlandes de fleurs. » L'ensemble est saisissant d'intensité. Pourquoi Ceija Stojka a-t-elle attendu autant de temps avant d'exprimer ses douleurs et ses joies ? « Les Roms cultivent l'oubli et l'effacement : ne pas faire parler d'eux... » répond Xavier Marchand, devenu, au fil des créations, un proche de cette culture dont les racines plongent dans la nuit des temps. ●

Les éd. Fage publient en mai 2017 un livre contenant des reproductions de toiles assorties de textes de Ceija Stojka, coll. Paroles d'artiste, 64 p. ; 6,50 €.

à voir aussi

« Fenêtres sur cours », peintures du XVI^e au XX^e siècle

Une belle idée que celle du musée des Augustins, à Toulouse, d'avoir rassemblé près d'une centaine d'œuvres autour du thème de la cour. De la cour des villas romaines, chère à la peinture d'Histoire, aux patios

méditerranéens en passant par les cloîtres des monastères ou les cours de ferme. Des peintures signées Bouguereau, ou Benjamin-Constant. **P. R. Jusqu'au 17 avril. Rens. : 05 61 22 21 82 ; www.augustins.org**

Ceija Stojka, l'artiste rom réchappée des camps

• Télérama

Lorraine Rossignol

Publié le 18/03/2017. Mis à jour le 22/03/2017 à 13h20.



Une petite tzigane se met à peindre, quarante ans plus tard, ce qu'elle a vu à Auschwitz, Ravensbrück et Bergen-Belsen. Une œuvre sidérante d'une puissante unité, exposée à Marseille.

Ceija Stojka (1933-2013) n'a jamais perdu son regard d'enfant – de beaux yeux noirs et graves, comme ourlés, dans un visage poupin à l'ovale parfait. Ce regard fixe et profond, la petite tzigane venue d'Autriche – où, jusqu'à l'avènement du nazisme, elle avait grandi heureuse, parcourant les routes de Styrie en roulotte avec sa famille – l'a posé, à l'âge de 10 ans, sur l'inimaginable. Une rafle ayant conduit sa famille à Auschwitz en mars 1943, en même temps que 3 000 Tsiganes, la fillette et sa mère seront ensuite emmenées à Ravensbrück, où elles resteront quatre mois, au même moment que Germaine Tillion, puis à Bergen-Belsen – où se trouvaient aussi, cette fois, Anne Frank et sa sœur Margot, décédées du typhus peu avant l'arrivée des Alliés, en avril 1945. Ceija Stojka et sa mère, elles, survivront. L'enfant aura, en tout, passé deux ans dans les camps.

SUR LE MÊME THÈME

Documentaire

Pour que résonne la musique des camps

Disparition

Mort d'Imre Kertész, l'homme qui est né deux fois

Journées du patrimoine

Le Mémorial de la Shoah redonne sens aux objets des déportés



Fours crématoires, cadavres amoncelés, déchéance de corps suppliciés... Ces visions terrifiantes se sont imprimées à jamais au fond de ses rétines. Mais, même incrustées de la sorte, il lui est impossible d'en parler une fois de retour à Vienne, où, devenue adulte et pour nourrir ses enfants, elle vendra des tapis aux « gadje » (les non-tsiganes), sur les marchés. Qui la croirait ? Elle-même, certains jours, doute de la réalité, se demande si elle n'a pas rêvé, ou bien si le rêve dure toujours – d'où le titre de l'un de ses livres, *Je rêve que je vis ?*, tout récemment traduit en français (éditions Isabelle Sauvage).

Près d'un millier de peintures

Il aura fallu quarante ans de « gestation » avant que cette parfaite autodidacte, presque analphabète, ne parvienne à mettre tout ça « en mots » avec la complicité de Karin Berger, une documentariste autrichienne devenue son amie. Quatre livres en tout seront publiés dans les années 80 et 90, faisant de Ceija Stojka la première témoin Rom du génocide tsigane : le *Samudaripen* en langue romani, qui fit quelque 500 000 morts en Europe. Les membres de sa communauté, ses frères aînés notamment, ne lui pardonneront jamais d'être allée ainsi « se raconter » à des étrangers, plutôt que de privilégier la transmission entre-soi... du silence. Mais elle ne peut faire autrement que de « crier ».

Toutefois les mots ne peuvent tout dire, aussi expressifs soient-ils. Et même si Ceija Stojka parle une langue crue et poétique à la fois, « *au-delà d'une certaine limite, l'horreur ne peut se concevoir. Certains pans du vécu restent indicibles* », écrit Karin Berger dans sa préface. C'est alors que la peinture entre dans la vie de celle qui crie. A l'âge de 55 ans, alors qu'elle est déjà jeune grand-mère.

Découvert de façon tout à fait fortuite, mais devenu aussitôt l'objet d'un besoin irrépressible, le médium s'impose à elle – elle peindra jusqu'à sa mort, chaque jour, assise à la table du salon, dans son petit appartement viennois rempli de bibelots, lunettes chaussées comme pour y voir plus clair à l'intérieur. Car c'est bien vers l'intérieur qu'elle se tourne : c'est là qu'elle va chercher toutes ces visions, restées captives pendant plus de quarante ans, mais qui doivent sortir coûte

que coûte à présent. Arrestation de sa famille par les nazis, voyage en train pour Auschwitz, séances d'appel au milieu des baraquements, chiens aux gueules géantes, kapos si grands qu'on n'en voit que les bottes, et bien sûr des barbelés partout, enroulés jusqu' autour des bustes des mères... construisant au final une œuvre impressionnante, de près d'un millier de travaux.



Une approche cosmique du monde

Art dit « brut » ou « naïf » ou « populaire », peu importe, il s'agit bien d'art : l'unité stylistique, la puissance et la cohérence de l'œuvre en attestent. Passionné de cultures tsiganes, Xavier Marchand, qui dirige, à Marseille, le théâtre Lanicolacheur, ne s'y est pas trompé, lorsqu'il a découvert cet ensemble « *vierge de toute référence culturelle* », mais qui n'en a pas moins « *qualité muséale* », selon Antoine de Galbert, le fondateur de la Maison Rouge à Paris (tous deux co-organisent une exposition monographique en deux temps, d'abord à Marseille, ce printemps, puis à Paris, à l'hiver 2018).

Le collectionneur ose même un rapprochement avec Van Gogh, pour la touche tourmentée, visionnaire... Surtout, c'est une œuvre à hauteur d'enfant – ce regard si beau et si fixe qu'il n'a, de fait, pas du tout bougé, depuis les camps. Tant dans le choix du sujet que dans son appréhension et son traitement, c'est bien un enfant qui témoigne ici – c'en est d'autant plus bouleversant.

Candeur et sidération face au mal, mais aussi approche cosmique du monde : les camps peints par Ceija Stojka sont toujours représentés au sein de la nature, cernés d'arbres, entourés d'un vaste ciel, de prairies fleuries. N'est-ce pas un petit arbre, un jeune marronnier dont elle mangeait les feuilles qui, à Bergen-Belsen, l'a empêchée de mourir de faim ? En souvenir de lui, elle a toujours signé ses œuvres d'un rameau feuillu, apposé au-dessus de sa signature, comme pour la protéger. Ultime superstition ou croyance en un monde bienfaisant.

À voir

Exposition « Ceija Stojka, une artiste rom dans le siècle », à la Friche Belle de Mai, à Marseille, jusqu'au 16 avril, www.lafriche.org 04 95 04 95 95.

À lire

Je rêve que je vis ?, de Ceija Stojka, éditions Isabelle Sauvage.

Arts et scènes

Auschwitz

Autriche

Roms

seconde guerre mondiale

shoah

Postez votre avis

Populaire dans la communauté



IN MIND

"FRANK ZAPPA EST DE
ÊTRE LIBRE DE FAIRE C

Anonyme · 5j

Ce qui m'étonne c'

"L'OBJECTIF ÉTAIT DE
BRISER LE SILENCE SU

bitiboy · 1j

ah oui in between est une belle preuve!

Smith1 · 1j

Comment la sociét

M

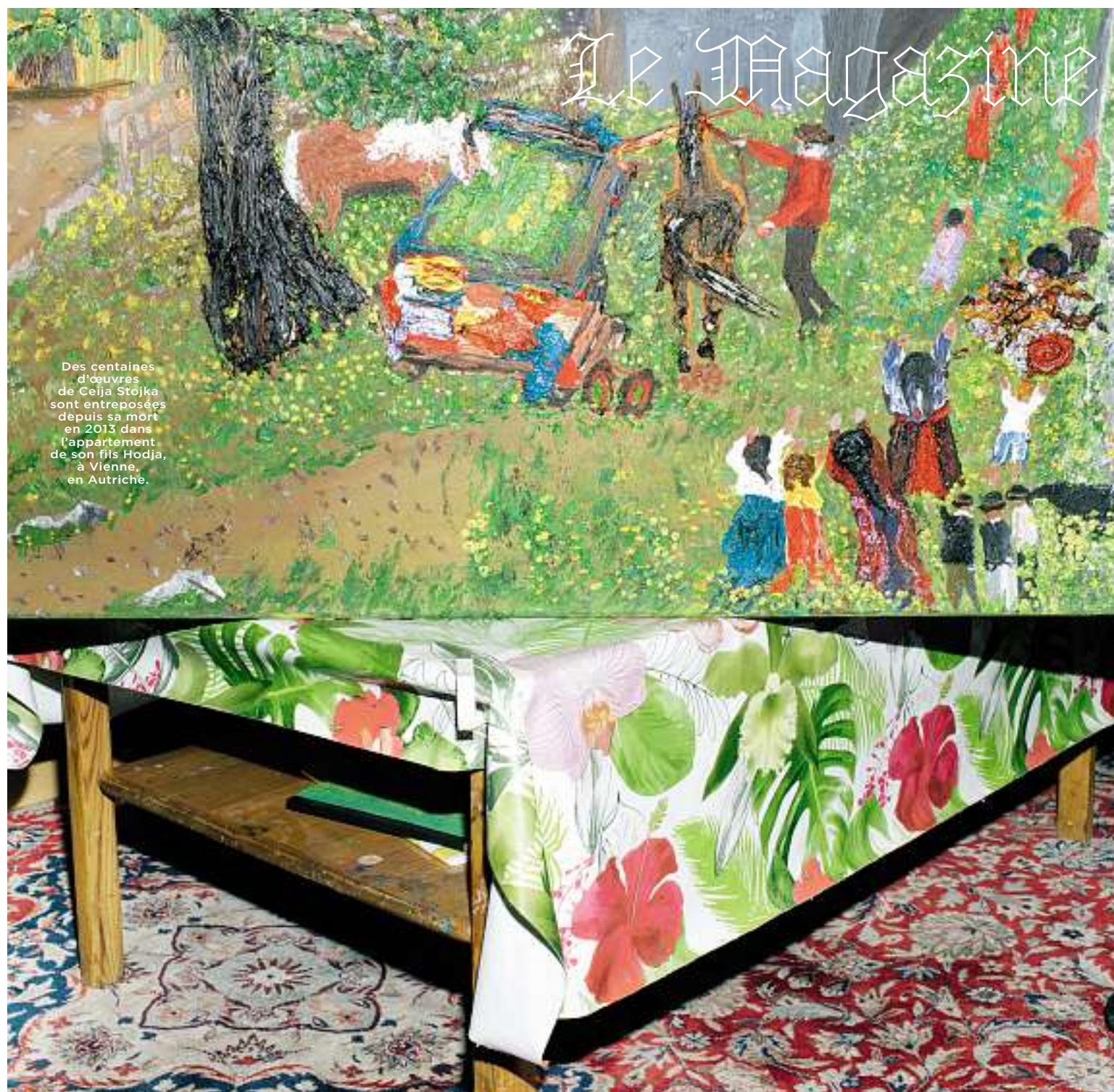
Le magazine du Monde

Tzigane et déportée

CEIJA STOJKA

À la découverte
d'une artiste majeure





Des centaines d'œuvres de Ceija Stojka sont entreposées depuis sa mort en 2013 dans l'appartement de son fils Hodja, à Vienne, en Autriche.

Ceija Stojka, une œuvre arrachée à l'oubli.

Depuis la fin des années 1980, elle était devenue la voix des Roms en Autriche : en témoignant sur sa déportation, Ceija Stojka avait rompu le silence sur l'extermination des communautés tziganes pendant la seconde guerre mondiale. Son histoire, elle la coucha également pendant vingt ans sur des centaines de toiles, jusqu'à sa mort en 2013. Longtemps ignorées ou considérées avec dédain, celles-ci font aujourd'hui figure d'œuvre majeure. À découvrir à partir du 11 mars à Marseille et l'an prochain à Paris, pour une première rétrospective internationale. PAR FLORENCE AUBENAS — PHOTOS STEFANIE MOSHAMMER



DANS UNE VIE

D'AMATEUR D'ART, ça n'arrive qu'une fois et encore, pas toujours : découvrir un artiste, un grand et le révéler au monde. Ce jour d'hiver 2016, Antoine de Galbert, mécène et collectionneur français, cavale à quatre pattes dans un appartement HLM, au comble de l'excitation. Les pièces sont envahies de toiles et de dessins, par centaines, par terre, partout, encerclant le lit, barrant l'entrée, formant des labyrinthes tremblants et hasardeux qui ont colonisé tout l'espace. Il est 10 heures du matin, 11 peut-être, à Floridsdorf, un quartier populaire de Vienne, en Autriche. Près de la cuisine, Nuna, la maîtresse de maison, a couvert la table de nourriture. Il y a des petits pains, du fromage, plusieurs sortes de jambon, de saucisse, de saucisson. Des œufs aussi et du lait. Avec une régularité d'horloge, Nuna, 55 ans, se relève et, impitoyable, apporte encore d'autres charcuteries, puis des bananes au chocolat, du melon, des chips au paprika. Hodja, son mari, 68 ans, enchaîne les cigarettes avec application, coudes sur la table. Ils vivent des minima sociaux. Ni l'un ni l'autre n'a essayé de retenir le titre, ni même le nom d'Antoine de Galbert, arrivé tout exprès de Paris. Une fois pour toutes, ils l'ont baptisé « Tony » et le faux air d'Eddie Constantine – qu'ils lui ont trouvé d'emblée – leur semble une carte de visite bien plus convenable que celle de président-fondateur de La Maison rouge, un des lieux d'exposition les plus singuliers et reconnus de Paris pour les arts contemporains. En fait, Nuna et Hodja Stojka ne peignent ni l'un ni l'autre. On dirait même que tous ces tableaux leur pèsent, à Hodja surtout : ils lui viennent de sa mère, Ceija (prononcez Tchäia). Hodja se souvient d'elle juste avant sa mort, en 2013, quand il la suppliait : « Tu n'as pas le droit de mourir. Tu ne peux pas me laisser tout seul, je suis trop dépendant de toi. » Et elle s'excusait : « Je t'ai peint des tableaux, il y en a mille peut-être, je te les laisse. » Hodja reprend une cigarette. « Moi, les tableaux ne m'ont jamais intéressé, je ne les ai jamais regardés. Ça m'est égal. J'ai toujours cru que je mourrais avant elle. Elle ne pouvait pas mourir. » Comment présenter Ceija Stojka ? Une photo la montre dans les années d'après-guerre, rouge

à lèvres généreux, regard en coin de pétroleuse, une mule dansant au bout d'un pied : Ceija, radieuse, vend des tapis sur les foires. « Elle était vraiment forte : c'était parfois de faux persans, fabriqués dans une usine belge », s'enthousiasme Nuna. Aussitôt, elle se mord la langue, coup d'œil perplexe vers Hodja : est-ce qu'elle n'en aurait pas trop dit, face à nous autres, les gadjé, les non-Tziganes ? Les Stojka sont des Roms autrichiens : en 1988, Ceija fut la première rescapée dans le pays à rompre publiquement le silence sur la déportation des Tziganes sous le régime nazi, par des livres d'abord, puis des peintures. La petite vendeuse de tapis, tout à fait autodidacte, commence sa deuxième vie à 56 ans : elle devient un emblème national.

Mais artiste ? Elle-même y pensait-elle ? « *Peindre, pour elle, faisait partie de sa mission de témoin. Dans mon souvenir, elle n'a longtemps pas vendu ses tableaux, elle les donnait ou les échangeait contre des couleurs et des pinceaux* », se souvient Moritz Pankok, de la galerie berlinoise Kai Dikhas, spécialisée dans les artistes tziganes. Il continue : « *Les dernières années, elle devait trois mois de loyer, elle était à l'hôpital sans le sou : j'avais persuadé le Musée de Vienne de faire un geste. Treize toiles ont été achetées.* » Un square de Vienne vient d'être baptisé au nom de Ceija Stojka, mais Pankok vend toujours aussi peu de ses œuvres, voire pas du tout. « *Aujourd'hui encore, c'est compliqué de présenter son travail. Les gens me disent : acheter ça ? Mais ce n'est qu'une Tzigane, qui ne sait pas peindre.* » Plus de soixante-dix ans après la seconde guerre mondiale, les lieux d'exposition eux-mêmes deviennent de plus en plus compliqués à trouver pour les artistes tziganes, en Hongrie ou en Roumanie, surtout.

Antoine de Galbert, pardon « Tony », s'est toujours décidé à l'instinct. « *Je suis un sanguin* », dit-il. « *Mon approche de l'art est souvent intuitive. Il m'arrive de me retrouver seul à aimer des œuvres qui resteront inconnues. Ceija Stojka, elle, a tout pour être reconnue. Elle possède ce talent incroyable de restituer un sentiment ou un parfum, sans avoir appris à dessiner. Quand elle peint un courant d'air, on a froid. La force de l'œuvre est dans cette tension entre la forme – l'art brut – et le fond – ce sujet si tragique.* » Alors que La Maison rouge avait choisi de fermer définitivement – en pleine gloire – au début de 2018, « Tony » a estimé qu'il ne pouvait pas « *laisser passer ça* » : la fondation sera prolongée de trois mois pour la première grande rétrospective internationale de Ceija Stojka, en partenariat avec Lanicolacheur, compagnie de théâtre dirigée par Xavier Marchand, à l'origine du projet. Ce dernier fonctionne en deux temps : cette année, 70 œuvres vont être exposées du 11 mars au 16 avril à la Friche la Belle-de-Mai, à Marseille, ponctuée d'événements dont la lecture d'un texte de Ceija Stojka, mis en scène par Xavier Marchand. L'an prochain à Paris, La Maison rouge exposera 175 œuvres, du 23 février au 20 mai. « *La*

surprise a été totale quand on a appris ce calendrier, commente un critique spécialisé. *Personne dans le milieu de l'art n'avait entendu parler d'elle ici : une inconnue tombée du ciel.* »

Ceija Stojka ? Une personnalité publique en Autriche, la référence pour les chercheurs et un mystère à la fois. Partir sur ses traces, c'est s'enfoncer dans les galeries secrètes de la mémoire collective, les trous noirs de l'Histoire.

Peut-être faut-il commencer le récit par le milieu, dans les années 1980, en plein Burgenland, la province la plus pauvre et la plus orientale d'Autriche, aux confins de la Hongrie, territoire de plaines sans cesse malmené par les guerres, où s'entrechoquent les langues et les peuples. Pays tzigane aussi : plus de 10 % de la population l'est, ou plutôt l'était avant la seconde guerre mondiale.

Enfant de la région, Gerhard Baumgartner se rappelle la parution en 1980 d'un de ces travaux d'érudits locaux, *Résistance et persécution dans le Burgenland, 1939-1945*. Baumgartner est alors étudiant, et le livre a sans doute décidé de sa vie : « *À l'époque, l'Holocauste occupait à peine une demi-page dans les manuels scolaires et voilà qu'on lisait soudain, noir sur blanc, ce qui s'était passé dans chacun de nos villages, nom par nom, coupables et victimes. C'était un choc énorme.* »

Rien n'existe alors sur la question tzigane en Autriche, sauf une publication confidentielle écrite par une résistante juive et un chiffre terrifiant : plus de 89 % des Roms et Sintis (les deux communautés les plus représentées ici) n'ont pas survécu au III^e Reich. Baumgartner appartient à cette génération qui se met à fouiller le passé national. Il décide – avec d'autres – de leur dresser un monument dans le jardin municipal. Il est détruit la nuit même. Il organise une exposition locale : seul le curé lui prête une salle, et encore par haine du maire, un social-démocrate. Les enfants des écoles ont l'interdiction d'y aller. Mais la vraie surprise vient d'ailleurs. Dans le district, quelques centaines de Tziganes à peine sont revenus des camps, souvent installés en lisière des bourgs, quartiers et vies à part, parfois presque dans la forêt. Gerhard Baumgartner et ses amis s'enthousiasment : il faut les rencontrer. « *Leur réponse a été brutale : "Tirez-vous !"*, se souvient Baumgartner. *On n'a pas compris.* » Il vient de découvrir l'envers du silence.

À Vienne, ces mêmes années, Karin Berger court elle aussi derrière des témoignages de Tziganes pour un livre sur les femmes en camps de concentration. Jeune chercheuse et journaliste autrichienne, elle non plus n'en trouve aucun. Les rares données proviennent des archives nazies, des bourreaux donc. On finit par lui présenter Kati, veuve d'un riche Américain qui réparait les cloches d'église. Sa légende la précède : une clientèle fortunée s'arrache ses conseils de voyante et de coaching personnalisé. Cheveux bouclés très noirs, la soixantaine, une élégance •••



Avant de peindre ou d'écrire à partir de 1988, Ceija Stojka se consacre à sa famille (2, avec un de ses maris, Horst Prugel, et son grand frère Karli, au milieu des années 1950).

Elle vend des tissus au porte-à-porte, puis des tapis sur les marchés en Autriche (3, dans les années 1970).

Ses tableaux évoquent le paradis perdu de l'enfance : notamment les étés itinérants de la famille (1) et les hivers dans la maison de Vienne (5, où apparaît ici l'ombre de sa mère, avec qui elle sera déportée à Auschwitz, en mars 1943).

Son fils Hodja Stojka (4), 68 ans aujourd'hui, est l'héritier de son œuvre. Il n'a appris l'histoire de sa mère que lorsqu'elle-même a commencé à s'exprimer par l'écriture et la peinture.



2





Les nuées de corbeaux traversent toute l'œuvre de Ceija Stojka, tels un trait d'union entre les toiles les plus sombres et celles évoquant une vie heureuse – à l'image des champs de tournesols, fleurs emblématiques des Tziganes.

... spectaculaire, Kati a l'habitude qu'on se taise quand elle parle. « *Une reine* », dit-on dans sa famille. « *Aussi respectée qu'un homme*. » Elle rentre du casino au point du jour, ayant perdu des sommes extravagantes, son chien dans les bras. « *Cette nuit encore, le diable te chevauchait* », lui dit sa sœur. La sœur, c'est Ceija Stojka, la petite vendeuse de tapis. La première rencontre de Karin Berger avec les sœurs Stojka a d'ailleurs lieu chez Ceija, en 1986, un appartement dans Kaiserstrasse, « *comme une caravane en plus grand* », se souvient la chercheuse, avec une madone en plâtre entortillée de grigris, des bougeoirs, une table jamais tout à fait desservie. Derrière un kilim, qui sert de cloison, on entend des bruits de verre cassé. La suite ressemble à ces anecdotes qui pavent l'histoire du cinéma, où une femme se présente à un casting, mais la copine qui l'accompagne décroche le rôle à sa place. Kati aurait dû être celle qui témoigne, déportée à 17 ans, la plus âgée et la plus douée, la mémoire de la famille. Elle lâche à Karin Berger une anecdote ou deux, puis se reprend.

« *Kati était célèbre, elle savait qu'elle avait quelque chose à perdre en parlant* », raconte aujourd'hui Mozes F. Heinschink, professeur septuagénaire de langue romani et proche des Stojka. Dans le monde rom, se confier aux gadjé est depuis toujours un tabou. Les affaires tziganes ne regardent qu'eux, au point que toute chose possède son double: il y a l'état civil officiel et le nom dans la communauté, une histoire pour l'intérieur et une autre pour l'extérieur, continue Mozes F. Heinschink. Dans la version pour les gadjé, il est toujours question de petites roulottes dans la prairie, de violons, d'oiseaux bariolés. Tout va bien. Les drames, eux, restent à l'intérieur. Soudain, Mozes F. Heinschink s'interrompt. Il tient à raconter une aventure étrange, la sienne, pour faire comprendre l'enjeu. Pendant des décennies, il s'est fait passer pour tzigane, y compris auprès de sa femme, une Rom turque. « *Quand j'ai fait mon coming out, les gens ne me croyaient pas*. » À 17 ans, Heinschink était entré dans un camp tzigane de Vienne, hypnotisé par les yeux sombres d'une petite mendicante. S'inventer un passé, changer d'identité, apprendre à parler le romani était l'unique moyen pour lui de partager la vie de « *cette société fermée, impénétrable avec sa propre philosophie et dont la langue a survécu plus de mille ans sans aucun livre. Certains Tziganes vont jusqu'à la voir comme un code secret, refusant d'en publier un mot pour ne pas que les gadjé l'apprennent*. »

La plupart des érudits voient dans le retranscription volontaire des Tziganes le très vieux réflexe d'un peuple persécuté à travers les siècles. « *Une des différences entre la minorité juive et tzigane en Europe est leur stratégie de survie: pour les juifs, c'est l'école. Pour les Tziganes, la fuite* », dit Mozes F. Heinschink. Après la victoire des Alliés, ceux qui sortent

des camps ne trouvent pas de travail en Autriche, les regards s'attardent, appuyés, sur les numéros tatoués aux avant-bras des rescapés. « *Beaucoup se demandaient: pourquoi elle a survécu, celle-là? Pourquoi elle est revenue?* », racontera Ceija Stojka à Karin Berger. La famille Stojka – ou ce qu'il en reste, 10 personnes sur 200 dans le clan élargi – s'est d'abord vu attribuer un appartement de maître à Vienne, déserté par des nazis en fuite. Il y a un piano, des verres en cristal, des lits, l'eau courante. Au bout de quelques mois, les propriétaires reviennent, amnistiés. « *De nou-*

Dans le monde rom, se confier aux gadjé est depuis toujours un tabou. Quand on s'adresse à eux, il est toujours question de petites roulottes dans la prairie. Les drames, eux, restent à l'intérieur.

veau, eux c'étaient les gadjé, nous les Tziganes. On n'était rien », continue Ceija. Parler de la guerre devient interdit dans les familles roms et sintis. Ne pas oublier, certes, mais en revanche se faire oublier, se retirer du monde, partageant le moins de choses possible avec les gadjé. Ou alors vivre parmi eux, mais en apnée, masquant son identité tzigane. Karli

Stojka, l'aîné des garçons, part un temps aux États-Unis, épousant une gadjo, très blonde, aux allures de Grace Kelly. Mongo, le cadet, fait pareil. Kati, la belle voyante, professe: « *Je vois des gadjé, mais seulement pour le business*. » Ceija porte des tailleurs français, danse le boogie-woogie, se laisse à l'occasion appeler Margareth ou Gretel, comme sur ses papiers officiels. Elle vend au porte-à-porte, des tissus d'abord, puis des tapis, décroche enfin le permis d'exposer sur les foires. La réussite: « *Tu peux attendre les clients tranquillement, assise en fumant*. » Elle s'est teinte en blonde. « *C'est plus facile pour la vente. Ici, on n'aime pas les têtes noires*. »

CEIJA VOIT AUSCHWITZ DANS SES RÊVES. Au réveil, elle a parfois « *l'odeur dans le nez* ». La famille la rabroue quand elle veut en parler. Peu avant la rencontre avec Karin Berger, Karli, le grand frère, avait lancé à ses sœurs: « *Faites un bagage, raffermissons nos cœurs et allons voir cet endroit dont nous sommes sortis*. » Ils roulent jusqu'à Auschwitz. Là, les portières claquent, tous partent dans des directions différentes. Chacun reste longtemps, seul, loin des autres. Près des anciens barbelés, deux lièvres surgissent, jouant. Cela ne peut être qu'Ossi, leur petit frère, et Kurli, un cousin, morts tous deux dans le camp. « *Ils nous ont fait cette joie de venir nous accueillir* », annonce Ceija. Elle se sent heureuse. Au bout d'une heure, Karli lâche: « *Bon, j'ai assez regardé le passé. Faites encore un signe de croix pour s'en être sorti*. » Un mauvais vent se lève, Ceija croit d'un coup la guerre revenue. Karli doit la secourir: « *Maintenant, ça suffit*. » Elle n'ose pas aller se laver les mains, de peur que d'anciens nazis soient encore cachés quelque part. Ils redémarrent.

« *Si je dois ensevelir les souvenirs au fond de moi, je finirais probablement écrasée* », dit Ceija. Avec Karin Berger, elle fait « *sa première tentative d'apparaître sous ses vrais traits*, dit la chercheuse: elle raconte les camps. « *C'était un moment incroyable*. » Un soir, Ceija lui annonce avoir écrit « *quelque chose sur sa vie* », dans sa cuisine, heures volées entre la préparation des repas et la vaisselle, cahier caché sous les casseroles avec un sentiment d'interdit. La cuisine est l'endroit où les hommes n'entrent pas. Qui se méfie d'une femme aux fourneaux? En cas de visite, elle file terminer sa page aux toilettes. Une fois, elle ne retrouve pas ses écrits, jetés sans malice par l'un ou l'autre: qui imaginerait quelque intérêt à ça? « *Les sentiments sont trop importants pour les mettre sur du papier* », dit un proverbe gitan. À la fin, Ceija montre d'abord le manuscrit à son frère Karli. « *Du gribouillage*. » Karli rit. Ceija est la petite dernière, avec peu d'influence. Qu'est-ce ...

... qu'elle connaît de tout ça ? Il est le grand frère, elle lui doit le respect. Tout doit disparaître. « *En général, ce genre d'histoires se terminent là* », dit Antoine « Tony » de Galbert. « *Tout part dans une benne à ordures.* » Karin Berger, elle, trouve le texte « *hallucinant* ». À vrai dire, elle n'arrive pas à le déchiffrer d'abord, 78 pages d'un grand cahier, sans grammaire ni ponctuation, tout en phonétique, les lettres calligraphiées plus qu'écrites. « *J'avais trouvé une méthode pour comprendre : lire tout haut et très vite.* » Faire un livre du grand cahier devient « *leur projet secret, un travail intense* », continue la chercheuse. Quand Kalman, le dernier mari de Ceija, un Tzigane hongrois et antiquaire, reçoit des visites, elles se réfugient dans la chambre à coucher. Là, dans une manière de boudoir, assises sur le lit, elles parlent politique, font et refont le livre. À la fin, Ceija résiste rarement à glisser quelques conseils sentimentaux à Karin. « *Pour la première fois, quelqu'un disait : je ne le cache plus, je suis rom*, raconte la chercheuse. *Ceija avait 56 ans. Une nouvelle vie s'ouvrait, elle y était prête. C'était terriblement excitant, mais à la fois si grave que j'avais peur pour elle.* »

LE LANCEMENT DU LIVRE, « **NOUS VIVONS CACHÉS** » (Picpus-Verlag, Vienne, non traduit), a lieu en 1988 au Kulisse, un pub viennois, situé par hasard près de l'endroit où Ceija a été déportée avec sa famille. Elle avait 9 ans. C'était la plus grande rafle en Autriche, celle du 31 mars 1943 : 3 000 Tziganes envoyés à Auschwitz-Birkenau. Un décret vient de les déclarer « *race à détruire* ». Auparavant, ils étaient déjà pourchassés, mélangés aux asociaux ou parqués par familles entières dans des camps spéciaux, souvent exécutés ou stérilisés. Michael Stewart, un universitaire britannique spécialiste de la question rom, a une expression terrible pour en parler : « *un génocide désordonné* ».

Pour la soirée au Kulisse, Ceija a commandé un manteau bleu avec volants et « flafas ». Elle l'ouvre et le ferme, comme si elle allait faire un strip-tease, la cigarette au coin des lèvres. Elle s'est ruinée pour que son neveu Baby Stojka et sa femme viennent depuis la Norvège. Les gens dansent. Elle chante. Quelqu'un lit quelques pages du livre. La salle est saisie : voilà Auschwitz, Ravensbruck, Bergen-Belsen, où elle fut enfermée successivement avec sa mère, mais vus par une petite fille, celle qu'elle était alors, et raconté sur le ton des contes tziganes, les déportés qui chantent, les feuilles d'un arbre pour nourriture, les morts par monceaux parmi lesquels elle se blottit, seul endroit où le vent ne souffle pas. « *Ce qu'elle décrivait était horrible, sa manière de le dire merveilleuse* », dit Karin Berger. Détenus dans des baraques à

part, les familles roms et sintis meurent de famine, de maladie, d'épuisement, d'expériences médicales. Ils sont parfois exterminés, mais pas systématiquement. « *Deux fois, je me suis retrouvée devant les fours crématoires, une fois pendant deux jours et deux nuits, une fois une journée entière. La deuxième fois, on était prêts. On voulait seulement que ça aille vite. Et ma mère l'a si bien dit : là-bas, ta grand-mère t'attend, et ton père et tout ton peuple. Ils sont déjà prêts pour nous accueillir. Ici, on est seuls (...). On était déçus quand on nous a ramenés parce qu'on était sûrs que ça allait se passer* », dit un autre texte de Ceija

Ceija s'est lancée dans la peinture par hasard. Des écoliers japonais lui avaient demandé un souvenir, elle comptait leur envoyer un dessin de ses petits-enfants. Les gamins ont rechigné. Alors elle l'a fait.

Stojka, le seul traduit en français (*Je rêve que je vis*, Éditions Isabelle Sauvage).

Hodja, le fils de Ceija, se souvient que le public comptait surtout des gadjé, des inconnus, ce soir-là. « *Ils voulaient le voir de leurs yeux : une Tzigane qui parlait de ça ! On n'en avait jamais vu. Ils n'en recevaient pas, ils nous embrassaient.* » Et, gage ultime de

succès, Hodja conclut : « *À la fin, tout le monde pleurait.* » Quelques Tziganes aussi ont passé la tête avant que ça commence. Tous pour se plaindre : pourquoi Ceija trahissait-elle les siens ? Pourquoi parlait-elle la langue rom en public ? Aucun ne reste pour la soirée.

Ciel très blanc, rues majestueuses et vides, bordées de neige durcie : c'est Vienne, un week-end de janvier 2017, avec le seul bruit au loin des touristes avec valises à roulettes. Gerhard Baumgartner, l'ancien étudiant du Burgenland, reçoit aujourd'hui au Centre d'archives et de documentation de la résistance autrichienne, dont il est devenu directeur scientifique, lui-même une sorte de disque dur, notamment sur la question tzigane. Les œuvres de Ceija Stojka ? « *Un ramassis de fantasmes et de souvenirs reconstruits. Comme témoin historique, elle ne vaut rien. En revanche, elle a eu ici un rôle politique essentiel pour la reconnaissance des Roms.* »

L'époque, en effet, porte Ceija. Ou bien est-ce l'inverse ? Au moment où elle se met à parler s'ouvre en Autriche une période dure, où viennent soudain se percuter le passé et le présent : Kurt Waldheim, le président de la République, est rattrapé par sa jeunesse nazie ; un parti d'extrême droite entre dans le jeu officiel autrichien, pour la première fois en Europe depuis la chute du Reich. Et en même temps, fait inédit, deux associations tziganes se créent, revendiquant des droits, arrachant la reconnaissance des peuples rom et sinti comme minorité nationale en 1993.

Les chercheurs se précipitent à Kaiserstrasse, chez Ceija. Son histoire devient une des plus publiées d'Autriche. « *Beaucoup d'hommes politiques sont venus fumer des cigarettes avec la Mama, même le chancelier. Ils étaient fascinés par elle* », raconte Hodja, le fils. La Mama a compris qu'elle doit dealer avec les médias. Ses premières interviews sont terribles. Elle est nerveuse, trop apprêtée. Quelle que soit la question, elle répond que les Roms sont des gens corrects, payant leurs impôts et pas des criminels. Mais elle apprend vite. « *Je l'ai vue changer de statut. Elle s'est sentie investie d'une mission : dire au monde ce qui s'était passé avec les Tziganes* », dit Karin Berger.

Ceija a déjà près de 80 ans, en 2011, quand sonne chez elle Matthias Reichelt, journaliste berlinois engagé, spécialiste des affaires culturelles. Elle a reçu le prix Bruno Kreisky du livre politique, l'Ordre du mérite autrichien « *pour le dialogue entre les communautés* », fait deux autres bouquins et deux documentaires avec Karin Berger, toujours. Elle vient d'être nommée professeure honoraire, elle a été invitée par le pape. Mais Reichelt est là pour autre chose : la peinture. Curieusement, le fait que Ceija Stojka peigne n'est pas forcément connu à l'époque dans les cercles où elle gravite. Ou alors ce n'est pas l'important : son statut de grand témoin écrase tout.

Ceija s'y est lancée par hasard, au début des années 1990. Des écoliers japonais lui ...



Pour échapper aux rafles nazies, les Stojka se cachent dans des jardins publics, à Vienne (4). Après l'arrestation de toute la famille (1), Ceija et sa mère sont successivement déportées à Auschwitz (2), Ravensbruck et Bergen-Belsen (3, incendié à la Libération pour enrayer les épidémies). Détenues sans être nourries dans ce dernier camp, toutes deux survivent en mangeant notamment des feuilles d'arbre. En souvenir, l'artiste (7, en 1995) accompagne souvent sa signature d'une branche. « Moi, les tableaux ne m'ont jamais intéressé, je ne les ai jamais regardés », reconnaît son fils Hodja (5, 6, chez lui avec son épouse, Nuna).



... avaient demandé un souvenir, elle comptait leur envoyer un dessin de ses petits-enfants. Les gamins ont rechigné. Alors elle l'a fait elle-même, un grand champ de tournesols,

la fleur légendaire des Tziganes. Depuis, elle n'arrête plus, touillant les couleurs au creux de sa paume, les étalant parfois avec les doigts, peignant comme on cuisine, toujours à côté du fourneau dans la vapeur d'un poulet aux légumes. Elle-même a séparé ses œuvres en deux. Il y a les « sombres » (*dunkle Bilder*), la guerre et les camps, dont beaucoup de dessins au pinceau noir, comme ces femmes mises à nu à Auschwitz. Leurs seuls corps serrés les uns contre les autres emplissent la toile entière, mais vus d'en bas, à la hauteur des yeux d'une petite fille. Par-dessus, quelques mots: « *Nous avons honte.* » Et il y a les « œuvres claires » (*helle Bilder*), roulottes et madone au milieu de fleurs aux couleurs éclatantes.

Ceija Stojka tourne vers Reichelt son visage, magnifique et dévasté, aux cheveux éternellement blonds. « *Pourquoi tout le monde veut voir seulement mes œuvres sombres ?* » Ceija Stojka trouve « *les claires bien plus belles* ». Reichelt, en effet, est venu pour les « sombres ». Avec Lith Bahlmann, curatrice berlinoise, ils ont entendu parler d'elle en préparant une exposition collective d'artistes roms. « *Mais on a été soufflés : on s'est dit qu'il fallait faire autre chose, un livre-monument, tout reproduire. On ne voulait pas se retrouver à sélectionner artistiquement, disant celle-là est bien, cette autre, non. L'œuvre était si forte qu'on a même inclus des papiers avec juste une phrase* », comme ces dialogues intimes avec sa mère, survivante comme elle, qu'elle cherche dans le camp: « *Maman où es-tu ?* » Ou bien cet autre qui deviendra le titre du livre: « *Même la mort a peur d'Auschwitz.* » Ils répertorient 184 œuvres « sombres » (contre 300 « claires »), sûrs aussi que certaines leur échappent. Sorti en 2013, c'est leur

livre et la rencontre avec Karin Berger qui ont mis Xavier Marchand, le metteur en scène, puis Antoine « Tony » de Galbert, sur la piste de Ceija Stojka. *Même la mort a peur*



Ceija Stojka avait choisi de ne pas masquer son numéro Z6399 tatoué à Auschwitz, comme l'ont fait beaucoup de Tziganes après la guerre, choisissant de taire leur histoire.

d'Auschwitz reste aujourd'hui la seule tentative de recensement d'une partie de l'œuvre de Ceija Stojka. Depuis, certains tableaux ont disparu, d'autres ont été vendus ou donnés, à la fondation de Ravensbrück par exemple, sans que personne en tienne le compte.

DANS L'APPARTEMENT DE FLORIDSORF, Hodja se lève pour ouvrir la fenêtre. Une dispute part avec Nuna pour un motif obscur. « *Où serais-tu si je n'avais pas été là ?* », crie Hodja. *Je pourrais dire beaucoup de choses sur toi, mais j'ai trop de classe.* » Régulièrement, Nuna continue à intervenir dans les écoles ou les centres culturels autour des textes de Ceija Stojka. Pendant vingt-deux ans, elle l'a accompagnée dans ses conférences, si émue au début qu'elle en tremblait. Le père de Nuna n'a jamais autorisé un gadjo à franchir sa porte, « *une famille traditionnelle* », elle dit. Nuna avait fini par aimer ça, courir le monde derrière la Mama. Quand arrivait le moment de lire quelques pages devant l'auditoire, une scène se jouait, toujours la même. Ceija Stojka se frottait les yeux. Elle s'excusait : une infection soudaine. Puis tendait le livre à Nuna. Ceija Stojka ne savait pas lire, juste se débrouiller avec la grille du tiercé ou les gros titres du *Kronen Zeitung*, un tabloïd autrichien. Les mois sans argent, la Mama vendait des pots de confiture à la fin de ses conférences, cuisinés et décorés maison. Un jour où il n'y avait vraiment plus rien, elle était montée sur un arbre cueillir un certain champignon et l'avait cuisiné en soupe pour la famille. Ceija Stojka a longtemps rêvé qu'Hodja, son fils, l'accompagne lui aussi dans ses conférences, comme sur les foires quand il était petit enfant. Il aurait joué de la guitare.

« *Mama, je ne sais pas jouer* », avait répondu Hodja.

– « *Tu n'as qu'à apprendre* », elle avait dit.

Il avait appris. Il aurait préféré le jazz, mais elle voulait des chansons traditionnelles. Il avait joué traditionnel. Ça n'avait pas duré. Dans l'appartement de Floridsdorf, le fils regarde comme un reproche une guitare dans sa housse, posée dans un coin. Il l'a échangée contre un paquet de tableaux à la mort de sa mère. Lui se serait bien vu cordonnier ou horloger. « *Mes rêves n'étaient pas si grands* », il dit. Hodja a eu du mal à accepter ce que la Mama était devenue : la femme qui avait parlé. Karli, le grand frère, ne le lui a jamais pardonné. En cachette, il écoutait les interviews de Ceija, jaloux à fuir au Portugal se cacher pendant des mois. Jusque-là, le grand homme des Stojka, c'était lui, l'intellectuel, jouant aux échecs au Café Museum avec des célébrités. Il enfilait un costume dès le réveil, très bel homme comme le père, qui était marchand de chevaux avant-guerre, menant la roulotte en panama et trois-pièces blanc à

travers la Basse-Autriche ou le Burgenland. Le père jouait au billard, déployait son journal au milieu des gadjé, dans cette période où savoir lire était un fait extraordinaire dans une famille tzigane. « *Un moderne* », disait-on. Il en était fier. Il envoyait ses enfants à l'école. Puis l'école avait été interdite aux Tziganes en 1938 après l'Anschluss, le rattachement de l'Autriche au III^e Reich. Le père de Ceija avait fini par installer la famille à Vienne, dissimulant la roulotte derrière des panneaux de

Le livre “Même la mort a peur d'Auschwitz” reste la seule tentative de recensement de son œuvre. Depuis, cer- tains tableaux ont disparu, été vendus ou donnés sans que personne en tienne le compte.

bois pour faire croire à un chalet, persuadé d'avoir assez de connaissances chez les gadjé pour s'en sortir. « *Ne soyez pas insolents, faites-vous discrets* », disait-il aux enfants. Il a été le premier arrêté en 1941, exécuté presque aussitôt. Karli a fini par écrire ses propres livres de souvenirs, des années plus tard. Et Mongo aussi. Tous publiés à compte d'auteur.

En Autriche, beaucoup de Tziganes continuent de tenir à l'écart Ceija Stojka et son œuvre, « *l'estimant peu intéressante, voire néfaste* », constate Mozes F. Heinschink, le vrai-faux Rom. Le débat avait d'ailleurs flambé en 1995, après la mort de quatre Tziganes dans un attentat raciste au Burgenland. Pour la première fois, le gouvernement autrichien s'était solidarisé avec les victimes, et pas avec les poseurs de bombe. Les Sintis et les Roms, dans leur majorité, avaient estimé que l'important n'était pas là. Preuve était faite, au contraire, d'un proverbe immémorial : « *La lumière tue* ». Ceija Stojka avait eu tort d'attirer l'attention, plutôt que rester dans l'ombre et transmettre en silence, de génération en génération, la mémoire des persécutions, inexprimée et étranglée par les larmes. « *Moi-même, je ne savais rien de ce qui était arrivé à la Mama avant son premier livre, elle ne m'avait rien dit* », raconte Hodja, le fils. « *Même pour les juifs, je n'étais pas au courant. De mon point de vue, c'était juste les gens chez qui on allait acheter nos jeans, parce qu'on pouvait marchander.* » Et, de son côté, Mozes F. Heinschink philosophe : « *Faut-il renoncer à être compris dans un monde pour être compris dans l'autre ?* »

Les Sintis et Roms n'ont été déclarés victimes de la politique raciale du III^e Reich qu'en 1982 par l'Allemagne. L'État français n'a reconnu sa responsabilité dans l'internement des gens du voyage qu'en 2016, il y a six mois à peine. Il reste difficile de chiffrer le nombre de morts durant cette période en Europe à mesure que des archives et des fosses sont encore découvertes : de 300 000 à 500 000, au minimum. Avant que les ordres formels n'arrivent de Berlin, certains États avaient, de plus, instauré d'eux-mêmes des politiques d'exception, fichage, internement ou assignation à résidence, dont la France, souligne l'historienne Henriette Asséo. Aujourd'hui encore, les rescapés tziganes à travers l'Europe continuent à avoir du mal à parler. « *Ils n'acceptent de le faire que dans une relation de confiance personnelle avec leur interlocuteur* », continue Henriette Asséo. *La confiance dans les institutions, elle, a toujours été trahie.* »

Cette fois, nous y voilà : nous sommes à Kaiserstrasse, enfin, l'appartement mythique de Ceija Stojka. Et elle est là, et elle parle, et elle rit, et on voudrait que ça ne s'arrête jamais. C'est Karin Berger qui la filme, l'amie irremplaçable, à qui Ceija écrivait : « *Karin, je t'aime.* » Le documentaire s'appelle *Sous le bruissement de l'herbe verte* (1999). À l'écran apparaît soudain au côté de Ceija une ravissante jeune femme : Mona, sa petite-fille. Son tour est venu de parler : « *Quand je dis que je suis tzigane, les gens reculent. Je leur dis de ne pas avoir peur. J'ai mes propres valeurs. C'est peut-être moi qui devrais faire attention (...)* Au travail, ils savent qui je suis, mais ils me racontent : Hitler était bien, Auschwitz n'a pas existé. Je ne dis rien. Je sors respirer un grand coup et je rentre en souriant. » ■

À la Friche, l'exposition coup de poing de Ceija Stojka

FESTIVAL Rom et déportée, ses textes et peintures témoignent jusqu'au 16 avril

On sort de la salle des machines de la Friche Belle-de-Mai (3^e) sacrément essoré, souffle coupé, par ce récit poignant des camps de concentration. Les 75 œuvres qui y sont réunies jusqu'au 16 avril, peintures et dessins de Ceija Stojka, crient en silence sa traversée du mal - celui du génocide de 500 000 Tsiganes par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Images naïves et choc, accompagnées de mots aussi simples que violents, permettent de rencontrer cette artiste lumineuse, décédée en 2013, restée longtemps méconnue avant de devenir porte-voix des Roms en Autriche, où elle est née en 1933. La première rétrospective de cette autodidacte, qui n'a commencé à peindre et à écrire qu'à 55 ans à l'aube des années 90, a lieu en ce moment à Marseille. Une découverte que l'on doit notamment à la pugnacité curieuse de Xavier Marchand. Depuis quinze ans, avec sa compagnie Lanicolacheur, le metteur en scène marseillais mène un travail exigeant sur la langue, et c'est grâce à sa fréquentation de Germaine Tillon qu'il est venu à cette artiste si singulière. Comme la célèbre ethnologue, Ceija Stojka a été déportée à Ravensbrück. *"Ça a attiré mon attention"*, se souvient Xavier Marchand qui a proposé à Antoine de Galbert (fondateur de la Maison rouge, lieu d'art contemporain atypique à Paris) d'unir leurs forces dans ce projet, *"peut-être ont-elles échangé un regard, j'aurais aimé faire se rencontrer ces deux dames qui m'ont occupé plusieurs années de ma vie"*. Xavier Marchand est donc parti à Vienne avec Antoine de Galbert sur les traces de cette grande dame rom qui a canalisé son flux de souvenirs dans une œuvre dense, d'une folle poésie qui lutte à sa façon contre l'oubli et le déni. Dans la salle des machines de la Friche (avant Paris l'an prochain), le visiteur suit donc *"une sorte de bande dessinée effrayante"*, dit Antoine de Galbert. De la montée du nazisme (*"on sentait qu'on était devenu indésirable"*) à l'horreur de la déportation, avant la libération et le retour à la vie de cette



Ceija Stojka raconte l'enfer concentrationnaire.

marchande de tapis (qui a commencé à raconter sa vie en compagnie de la documentariste Karin Berger dont un film sera présenté le 1^{er} avril). Ses rêves et ses peurs brassent l'Histoire et une dimension politique très actuelle, au moment où les Roms sont si décriés. *"J'ai peur qu'Auschwitz dorme seulement"*, écrit ainsi Ceija Stojka. Sur ses toiles expressives, on est happé par les cheminées fumantes, envols de corbeaux, barbelés et cadavres nus. Des visions accompagnées de mots sortis de la mémoire si vive de la petite fille de 10 ans, fille de marchands de chevaux et nomade qu'elle était alors: *"Elle est déjà morte, maman?"* Des peintures qui communiquent si crûment le froid blanc, le vert tendre de l'herbe qu'elle mangeait, le vent, le hurlement des chiens. *"Auschwitz, ça sentait et sentait la chair humaine."* Une exposition autobiographique aussi sombre qu'éblouissante.

Gwenola GABELLE

Jusqu'au 16 avril, 41, rue Jobin (3^e).
lafriche.org



Première rétrospective de cette artiste rom, autodidacte, dont la mémoire, en mots et peintures, frappe. / PHOTOS PATRICK NOSETTO

Le 10^e festival Latcho Divano débute

Avec l'exposition de Ceija Stojka démarre le festival Latcho Divano qui, depuis dix ans, met à l'honneur la culture rom. Avec un esprit de résistance tenu à bout de bras par des associations militantes et des artistes qui invitent à ce "bel échange" (qu'on dit "latcho divano" en langue romani) jusqu'au 8 avril lors de la festive journée internationale des Roms (à la Friche). Le rendez-vous est porté cette année par des hommages à des figures majeures de la culture rom. Ceija Stojka avec une expo (voir ci-dessus), mais aussi une lecture théâtralisée de la compagnie Lanicolacheur: *Je rêve que je vis ?* (les 31 mars à 18h45 et 1^{er} avril à 19h à la Friche) et une projection du documentaire de Karin Berger le 1^{er} avril à 20h15 à la Friche. Autre figure, l'écrivain, photographe, cinéaste Matéo Maximoff (on célèbre les 100 ans de sa naissance) fera aussi l'objet d'une exposition (au cinéma Les Variétés du 15 mars au 2 avril). La soirée du 28 mars permettra de rencontrer un peu plus ce "passeur de mémoire" à travers la découverte d'un parcours incroyable (à 20 h aux Variétés). Un cycle ciné envahira le Gytis (le 25 mars avec *Gypsy Caravan* et *Transylvania*) et Les Variétés (Django le 30 mars). Il y aura des concerts avec Rona Hartner et Ghitsa Vagabontu (le 31 mars à la Cité de la musique) mais aussi l'accordéoniste Roberto de Brasov, des lectures (aux Argonautes) et contes (au Badaboum).

→ www.latchodivano.com, 06 58 01 03 94

SOLIDARITÉ

Faites aussi des courses pour les Restos du cœur



L'équipe des Restaurants du cœur réunie au Carrefour market de Saint-Barnabé (12^e).

/ PHOTO S.SP.

Depuis hier 7 h 30, ils sont devant le magasin Carrefour market de Saint-Barnabé (12^e), préparant leur stand et les cartons prévus pour récupérer les dons que les personnes venues pour faire leurs courses voudront bien leur donner. Dans toute la France, les bénévoles du Restos du cœur se mobilisent depuis hier pour la collecte nationale.

Pour les Bouches-du-Rhône, rendez-vous à Auchan, dans les Carrefour et Carrefour Market, au Casino, Lidl, Casino ou Super U. Là-bas, les bénévoles sont présents et identifiables de loin, arborant fièrement leur gilet rose sur lequel on reconnaît le logo de l'association.

À Saint-Barnabé, Martine Lévy, retraitée de 62 ans, y est bénévole depuis presque trois ans. Cette ancienne fonctionnaire de La Poste s'était promis qu'une fois à la retraite, elle se joindrait à l'association. C'est la 2^e année qu'elle participe à la

collecte nationale et reste toujours étonnée de la mobilisation des gens: *"On a beaucoup de pâtes, des bouteilles d'huile, des denrées basiques. On leur conseille aussi des produits d'hygiène de bébé ou des petits pots car il nous en manque énormément et il y a des femmes avec des enfants en situation de précarité qui n'ont pas tout ça. Mais chacun est libre de son choix, on n'impose rien du tout. Peu importe ce qu'on nous donne, on est toujours content de recevoir quelque chose et les gens sont très généreux."*

En 2016, ce sont près de 220 tonnes de denrées alimentaires qui ont été récoltées dans le département. Au niveau national, les Restos du cœur avaient récolté 7 370 tonnes de denrées, soit l'équivalent de plus de 7 millions de repas. Cette année, l'objectif est de dépasser les 7 500 tonnes.

Sarafina SPAUTZ

GRANDE BRADERIE À LA CROIX-ROUGE

L'unité locale de Marseille de la Croix-Rouge française organise aujourd'hui, de 10 h à 17 h 30, une grande braderie à la boutique solidaire du Camas. Un large choix de vêtements, accessoires, chaussures en bon état et à petits prix seront proposés aux familles en situation de précarité.

→ Croix-Rouge, 137, rue du Camas (5^e). Aujourd'hui de 10 h à 17 h 30.

Gérard de DIANOUS & Emmanuel DARD
Commissaires-Priseurs Associés
Ventes aux Enchères - Expertises

EXPERTISE ARTS D'ASIE

Mercredi 15 Mars à l'Etude

DE 14H30 à 17h30



Adjugué
504 000 €

**Brûle Parfum
Chine XVIIIème**



Adjugué
48 400 €



**Paire de vases
en porcelaine
de Canton**

Adjugué
12 700 €

Avec Monsieur Pierre ANSAS pour évaluer vos peintures, Jades, Porcelaines, Bronzes...

En vue de nos prochaines ventes de Prestige N'hésitez pas à nous appeler pour prendre rendez-vous au 04.91.79.05.11

51 rue Alfred Curtel 13010 Marseille
04 91 79 05 11 - a.dedianous@wanadoo.fr

Préparez l'arrivée du PRINTEMPS !

Les Éts Jean-Pierre Roubaud vous proposent un large choix de végétaux pour aménager vos jardins, terrasses et balcons

Jean-Pierre ROUBAUD

PÉPINIÉRISTE - FLEURISTE

118 bd du Sablier 13008 Marseille - 04 91 73 42 03
www.pepiniereroubaud.com - Parking assuré

VOUS RECHERCHER UN TERRAIN A BÂTIR ?

9 terrains vous attendent à
PIERREVERT (04860)

LIVRAISON
PREVISIONNELLE
AVRIL 2017

**A PARTIR
DE 110 000 €**



De belles surfaces
de 600 m² à 993 m²

Le Domaine des Chênes Blancs
avenue Bailli de Suffren
04 860 Pierrevet
GPS : N 43.821675 - E 5.749725

06 13 70 64 04

CITIC
GROUPE ARBEY
www.citic.fr

CULTURE

Ceija Stojka ou la mémoire extirpée de l'enfer des camps

EXPOSITION

La Friche Belle de Mai propose dès ce samedi un parcours poignant dédié à cette rescapée du nazisme. Une oeuvre intimement universelle qui témoigne du génocide des tziganes.

Marseille

« Avant, quand on roulait, les vieux chantaient et racontaient des histoires, et brusquement ça a basculé. Rien n'était plus permis. On sentait qu'on était devenus indésirables », raconte Ceija Stojka dans *Jerêve que je vis* ? afin de rappeler le surgissement de l'enfer pour les Tziganes. L'un des nombreux témoignages de cette artiste rom et autrichienne arrachés au passé, près d'un demi-siècle ayant été nécessaire à la digestion de la barbarie nazie. Pour la recracher ensuite par l'art à la face du monde. Un fil mémoriel perpétué par l'exposition « Une artiste Rom dans le siècle », consacrée à celle qui fut déportée à partir de mars 43 à Auschwitz, Ravensbrück puis Bergen-Belsen. Deux années d'enfer desquelles elle revint vivante mais hantée.

Des fantômes qu'elle portera jusqu'à sa mort en 2013 et qui ne s'exprimèrent chez elle que 40 années après le Samudaripen, le génocide des tziganes qui fit 500 000 morts. L'artiste « autodidacte et analphabète » légua pourtant un millier d'oeuvres peintes. La vision de celles exposées à la Friche jusqu'au 16 avril nouent la gorge. Figés à l'acrylique, à l'encre ou même au stylo-bille, des éléments récurrents jalonnent l'accrochage. Sombres oiseaux, officiers SS, caravanes encerclées de nazis et autres trains de malheur font l'effet d'un lugubre gimmick témoignant du pire.

Écho à Germaine Tillion

Raconter les atrocités pour qu'elles ne reproduisent plus. Comme la résistante Germaine Tillion qui inspira Todorov et Bromberger dans l'ouvrage *Une ethnologue dans le siècle*. « Ceija Stojka, cette jeune fille de 10 ans, a fréquenté à la même époque le camp de Ravensbrück. On peut imaginer qu'elles ont échangé un regard lors des quatre mois passés là-bas », explique le co-commissaire de l'exposition Xavier Marchand.

Tout comme le poids de l'histoire, la peinture de Ceija Stojka oppresse. « Un art brut », comme le qualifie l'autre commissaire, Antoine de Galbert. Tant dans son coup de pinceau que dans la violence du témoignage. Une brutalité qui s'exprime aussi dans l'appel à la survie. « Tout nous était interdit dans cette société, sauf de mourir. Et c'était à nous de savoir ce qu'on allait faire de ce peu de vie, si on voulait mourir ou lutter », est-il inscrit sur les murs de l'exposition. Une interrogation à laquelle Ceija Stojka a éloquentement répondu toute sa vie.

Philippe Amsellem

PHOTOS LA MARSEILLAISE



1- Aussi bien allégoriques qu'explicites, les tableaux de Ceija Stojka sont hantés par les trains. « J'ai peur qu'Auschwitz dorme seulement », disait-elle.

2- Ici, le visage lumineux, elle a pourtant perdu dans les camps une partie de sa famille, dont son père à Dachau.

3- Le numéro Z 6399 rappelle son internement dans les camps nazis. Contrairement à une majorité de rescapés, Ceija Stojka avait choisi de ne pas masquer cet stigmate du génocide.

4- Ce tableau s'inscrit dans la séquence de l'exposition intitulée « Retour à la vie » suite à sa libération de Bergen-Belsen. Malgré tout, ses champs de tournesols voient l'intrusion de corbeaux qui jalonnent toute son oeuvre.

[#Festival] Latcho Divano, le « bel échange » entre les cultures Tziganes et les gadjés

Écrit par Philippe Amsellem | mercredi 15 mars 2017 17:35 | Imprimer



Photo dr. L'utilisation de l'article, la reproduction, la diffusion est interdite - LMRS - (c) Copyright Journal La Marseillaise

L'exposition autour de la vie et l'oeuvre de [Ceija Stojka](#) a lancé à la Friche Belle de Mai de la plus poignante des manières [la 10e édition du Festival Latcho Divano](#), littéralement le « bel échange » en langue romani. Une manifestation qui entend faire partager la culture tzigane dans toute sa diversité à travers le dialogue entre Roms, Gitans, Manouches et gadjés (les non Roms).

Or quelle figure plus appropriée que celle de l'écrivain Matéo Maximoff, incarnant la transmission de la culture tzigane, pour cela. A l'occasion du centenaire de sa naissance, un hommage sera rendu à partir d'aujourd'hui à cet homme aux mille et une vies (photographe, journaliste, pasteur...) à travers une exposition de clichés au cinéma Les Variétés. Sans compter une série de documentaires, diffusés le 28 mars, sur ce véritable passeur de mémoire. Latcho Divano proposera en outre l'avant-première de Django, le 30 mars, qui rappelle la fuite des persécutions nazies dont le célèbre guitariste a été victime. Un échange avec le public suivra afin d'évoquer le génocide des Tziganes, le Samudaripen, qui fit un demi-million de morts. Le Gyptis projettera quant à lui Gypsy Caravan (photo ci-dessus) de Jasmine Dellal ou Transylvania de Tony Gatlif afin de questionner la performance, la virtuosité et la transe contenues dans la musique tzigane.

Lectures, cours de chants, de danse et de cuisine rythmeront également le Festival qui proposera, le 7 avril à la Friche, un concert de Roberto de Brasov. Le swing des Carpates dont cet accordéoniste est le tenant sera prodigué en compagnie d'élèves et de professeurs du Conservatoire de musique de Marseille. Le festival se terminera de manière chorale le lendemain avec le Romano Dives, journée internationale des Roms lors de laquelle des associations culturelles investiront la Friche pour un moment de partage festif et militant.



Journal La Marseillaise
9 415 mentions J'aime

J'aime cette Page

Nous contacter

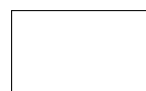
18 amis aiment ça



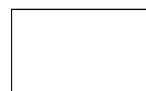
EN VIDÉOS



13/06/16 , par Marie-Laure Thomas0
Les élèves marseillais entrent dans la danse avec le BNM



13/05/16 , par Marie-Laure Thomas0
ROCCO par le Ballet National de Marseille



12/05/16 , par Marie-Laure Thomas0
Présentation de l'exposition Jean Genet, l'échappée belle au

ACTU | LIVE

J'aime 153 251

CINÉMA

ARTS

MUSIQUE

OPÉRA / CLASSIQUE

DANSE

THÉÂTRE

LIVRES

MODE

PLUS

/ Arts / Peinture

Hommage à Ceija Stojka, artiste peintre rom et déportée

Par **Odile Morain**

Mis à jour le 14/03/2017 à 17H59, publié le 14/03/2017 à 17H32



L'artiste rom autrichienne Ceija Stojka et l'une de ses œuvres sur la déportation © RAINER JENSEN / DPA

178
PARTAGES

La Friche de la Belle de Mai à Marseille rend hommage à Ceija Stojka. Soixante-quinze œuvres, entre peintures, archives, photographies et carnets racontent la vie et le destin de cette artiste rom autrichienne, survivante des camps de concentration. Son œuvre témoigne des persécutions subies par les tziganes sous le nazisme.

Elle était peintre, musicienne et écrivain, elle était autrichienne et Rom, elle a vu une grande partie des siens décimés par le régime nazi. Ceija Stojka a porté la douleur au fond d'elle pendant des années. Puis un jour elle a hurlé sa peine à travers la peinture, la musique. La Friche de la Belle de Mai de Marseille propose pour la première fois un parcours thématique et chronologique, autour de 75 de ses œuvres, intitulé "Ceija Stojka, une artiste rom dans le siècle".

Reportage : E. Mathieu / R. Gasc / S. Baix

Exposition Ceija Stojka à Marseille



A REVOIR

The Jacques aux Trans
Musicales de Rennes
2016

CONCERTS &
SPECTACLES
EN LIVE

Lettrage complexe

Dès 23 €

Commander

TOUTE L'ACTU ARTS



Jean Couty, "le peintre bâtisseur", a enfin son musée à Lyon

Des photos rares de Chaissac, le peintre druide, au Musée d'art brut de Nice - NICE

Le petit-fils de Picasso prête 166 œuvres au musée de Malaga

Rencontre avec Lionel Tran, sculpteur d'épaves



“ Si le monde ne change pas maintenant, si le monde n'ouvre pas ses portes et fenêtres, s'il ne construit pas la paix – une paix véritable – de sorte que mes arrière-petits enfants aient une chance de vivre dans ce monde, alors je suis incapable d'expliquer pourquoi j'ai survécu à Auschwitz, Bergen- Belsen, et Ravensbruck.

Ceija Stojka

L'art comme catharsis

Déportée à l'âge de dix ans, Ceija Stojka (1933-2013) survit à trois camps de concentration, Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück et Bergen-Belsen. Petite fille d'une fratrie de cinq enfants, elle est miraculeusement rescapée avec sa mère et ses frères et soeurs. Mais son père et l'un de ses frères meurent en déportation. Réalisées sans ordre chronologique, entre 1988 et 2012, les peintures exposées à Marseille permettent de retracer l'histoire de sa vie. De la traque aux camps, en passant par les cauchemars, le parcours se termine par un "soulageant" retour à la vie.



© France 3 / Culturebox

Autodidacte, elle commence à peindre et à écrire à l'âge de 55 ans dans les années 1980 au moment de l'exacerbation des nationalismes en Europe. Tel un boomerang, son histoire tragique refait surface, il devient alors essentiel de témoigner pour combattre l'oubli. "C'était vraiment la crainte vivace que ce genre de folie humaine puisse se reproduire qui lui a ouvert les portes de la mémoire", souligne Xavier Marchand, commissaire de l'exposition.



Emman
diplom:
témoin
développement effréné
de la Chine, à la Maison
Européenne de la
Photographie



Les chefs-d'oeuvre de
la collection Koplowitz
au musée Jacquemart-
André



L'art subversif et l'esprit
critique français à La
maison rouge

DÉCOUVERTES



L'artiste américaine
Sarah Weis invite 4
créateurs dans sa
"Minimalist bedroom"



Un premier musée
permanent du jeu vidéo
près de Strasbourg



Knock Outsider Komiks
: le mariage heureux de
la BD et de l'Art Brut à
Angoulême

SUIVEZ-NOUS

AIMEZ NOTRE PAGE FACEBOOK

J'aime



A REVOIR

The Jacques aux Trans
Musicales de Rennes
2016

CONCERTS &
SPECTACLES
EN LIVE



© France 3 / Culturebox / capture d'écran

Elle se lance dans un immense travail de mémoire et, bien que considérée comme analphabète, écrit plusieurs ouvrages, dans un style poétique et très personnel, toujours combattante contre le racisme ambiant. Ceija Stojka est considérée comme la première femme rom rescapée des camps de la mort à témoigner de son expérience concentrationnaire. La plus grande partie de son oeuvre a été découverte après sa mort, dans un immeuble HLM d'un quartier populaire de Vienne



© France 3 / Culturebox / capture d'écran

Oiseaux de paradis

Au fur et à mesure de sa déambulation, le visiteur est happé par ces couleurs menaçantes et ces traits grossiers. Comme une trace réalisée dans l'urgence, Ceija raconte les camps. Elle laisse 200 œuvres de cette période (1943-1945), et y revient jusqu'à la veille de sa mort. Les visions de cauchemar font apparaître des barbelés, des cadavres, de la fumée, des SS, du vent, de la neige et sur tous ses tableaux, des corbeaux noirs.



A REVOIR

The Jacques aux Trans
Musicales de Rennes
2016

CONCERTS &
SPECTACLES
EN LIVE



© France 3 / Culturebox / capture d'écran

"Dans la culture tzigane, l'oiseau est une sorte de messager entre les morts et les vivants", analyse encore Xavier Marchand. Qualifiée d'art populaire ou d'art brut, son œuvre prolifique et expressive, présentée pour la première fois en France, évoque le paradis perdu de son enfance nomade.



© France 3 / Culturebox / capture d'écran

Jusqu'au jour de [sa mort en 2013](#), à 79 ans, [Ceija Stojka](#) a eu peur que l'Europe n'oublie son passé. 500 000 Roms ont été assassinés sous le régime nazi .



A REVOIR
The Jacques aux Trans
Musicales de Rennes
2016

CONCERTS &
SPECTACLES
EN LIVE



MUSÉES / Expositions

MARSEILLE FRICHE BELLE DE MAI

Jusqu'au 16 avril

Les spectres de Ceija Stojka, rom et déportée



CEIJA STOJKA *Auschwitz, 1944, 2009*

Ceija Stojka (1933-2013)
41 rue Jolin - 13000 Marseille
04 95 04 95 95 - www.lafriche.org

nouveau. Renversé par sa découverte des centaines de toiles qu'elle a laissées, il les montrera à la Maison rouge l'an prochain après cette première exposition à la Friche Belle de Mai : images retrouvées d'une enfance pleine de joie et de couleurs, mais aussi souvenirs des trois camps par lesquels la gamine est passée, Auschwitz, Ravensbrück, Bergen-Belsen. Reconstitués des décennies plus tard, ces souvenirs n'en sont pas moins bouleversants. Hommage à ses 500 000 frères dont le voyage s'est arrêté soudain dans l'ignominie, l'un de ses ouvrages, encore non traduit, dit pourquoi il fut si difficile de mettre des mots sur cette tragédie : «Même la mort a peur d'Auschwitz.» **E.L.**

Elle a été la voix de tout un peuple. La voix de ceux qui préféraient la dignité du silence à la plainte. Ceija Stojka a brisé un terrible tabou. Plus de quarante ans après le drame de la Shoah, elle a élevé la voix pour rappeler que le peuple tsigane avait lui aussi été décimé. Près de 90 % des Roms et Sintis d'Europe ne sont jamais revenus des camps, et si peu s'en souviennent. Mais qui était Ceija Stojka pour oser parler contre tous ? Une modeste marchande de tapis, dont toute la famille ou presque fut assassinée pendant la Seconde Guerre mondiale. Jusque dans les années 1980, elle n'en a jamais rien dit, même à son propre fils. Alors, quand ses Mémoires sont publiés dans son Autriche natale, au début des années 1990, ses frères et sœurs de sang lui en veulent : elle n'a pas à livrer ainsi leur mémoire, fût-elle sinistre, aux gadgés ! Les non-Roms n'ont pas à savoir ! Mais à elle, ce mutisme pèse. Sollicitée par des historiens en recherche de témoins de cet épisode oublié de la Seconde Guerre mondiale, elle se met soudain à parler, écrire, et peindre. Tant pis si cela dérange... Jusqu'à sa disparition en 2013, Ceija Stojka devient un personnage public dans une Autriche qui voit monter en flèche l'extrême droite. En France, elle reste quasi méconnue. Mais le collectionneur Antoine de Galbert refuse que cette voix se taise à

Les succès et les échecs

Chiffres au 3 mars 2017 (source : musées)

EXPOSITIONS	Lieux	Nombre d'entrées par jour	Cumul des entrées	ANALYSE
Mexique (1900-1950) Du 5 octobre au 23 janvier	Grand Palais, Paris	2 322	225 722	Un bon chiffre pour cette exposition qui a notamment attiré un nombre important de primo-visiteurs (20 %). Elle poursuit sa route au Dallas Museum of Art, jusqu'au 16 juillet.
Oscar Wilde Du 28 septembre au 15 janvier	Petit Palais, Paris	1 013	95 284	Des expositions ambitieuses, une nouvelle présentation des collections permanentes, le Petit Palais ne désemplit pas : 885 798 visiteurs en 2016 (+ 10 % par rapport à l'année précédente).
Guerres secrètes Du 12 octobre au 29 janvier	Musée de l'Armée, Paris	886	95 769	Carton plein pour le musée de l'Armée, qui s'est donné un deuxième souffle. Il s'agit de la meilleure fréquentation des expositions temporaires du musée, dépassant celle de «Napoléon à Sainte-Hélène - La conquête de la mémoire» (90 765 visiteurs en 2016).
Rembrandt intime Du 16 septembre au 23 janvier	Musée Jacquemart-André, Paris	1 788	220 000	Lui aussi attire les foules. Très beau succès pour cette exposition Rembrandt, qui était annoncée comme l'un des événements de la rentrée.



(<http://brea.regionpaca.fr/>)

(<https://www.departement13.fr/le-13/institution/la-provence-de-demain/un-departement-engage-pour-lemploi/forumdelemploi2017/>)

(<http://www.festivalpaques.com/fr/>)

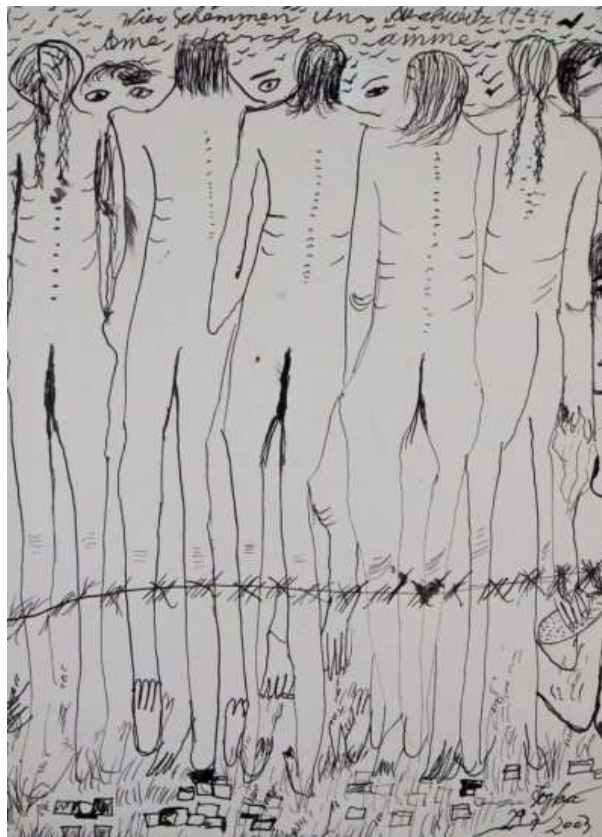


A la Friche Belle de Mai, l'indispensable exposition - Enfant elle a survécu aux camps de la mort : "Ceija Stojka, une artiste Rom dans le siècle"

dimanche 19 mars 2017 (2017-03-19T20:18:03Z)



Frauenlager Ravensbrück, 30 avril 1992, acrylique sur carton, 50 x 65 cm, Collection Marcus et Patricia Meier, Vienne



Ohne Titel (Sans titre), 29 mars 2003, encre sur papier, 42 x 29, 5 cm, Collection Hodja et Nuna Stojka, Vienne. Courtesy Galerie Kai Dikhas, Berlin



Auschwitz, 1944, 18 mai 2009, acrylique et peinture argentée sur toile, 60 x 60 cm. Courtesy collection Antoine de Galbert, Paris



Xavier Marchand, co-commissaire de l'exposition et directeur artistique de la compagnie Lanicolacheur. (Photo M.E.)

Ceija Stojka est Rom d'Europe centrale. Elle vit dans une roulotte en Autriche. En 1943, âgée de dix ans, elle est raflée par les nazis avec toute sa famille dont certains membres feront partie des 500 000 tziganes persécutés et assassinés dans les camps. Ceija, sa mère et quelques autres en réchapperont après deux années au cours desquelles elles vivront l'enfer à Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück et Bergen-Belsen où elles seront libérées en 1945 par les alliés. Pendant deux ans, la petite fille va vivre l'horreur des tortures, charrier les cadavres, respirer la puanteur des charniers, subir les humiliations, pleurer, emmagasiner des images avec ses yeux d'enfants ; « *les morts, c'étaient nos protecteurs et ils étaient humains. Des gens que l'on avait connus. Mais ceux que l'on n'avait pas connus, on disait aussi qu'ils étaient des nôtres. C'était les nôtres et on n'est pas seuls. On n'était pas seuls aussi parce qu'il y avait tellement d'âmes qui virevoltaient tout autour.* ». Libérée, elle rejoint avec les siens la communauté des gens du voyage à Vienne. Pendant quarante ans, elle va vivre sa vie de femme et de mère. Puis vers 1985, sans rien dire à personne, elle commence à écrire, dessiner et peindre ; en parfaite autodidacte. Souvent la nuit, dans la roulotte. Elle étale une feuille de papier sur la table et travaille. Mais ce qu'elle peint, ce ne sont pas les œuvres d'une quinquagénaire mais des cauchemars, ces images enfouies au tréfonds des lobes de son cerveau depuis tant d'années. Elle restitue sur la toile, le papier, le carton ou le bois ces souvenirs cruels, avec son regard de petite fille. Une restitution naïve, certes, mais tellement puissante et émotionnellement bouleversante, qu'elle en devient un témoignage hallucinant. Comme ce tableau où les fours sont en arrière plan ; devant eux, les malheureux, nus, qui attendent leur heure, quelques corps désarticulés, les flammes, une cheminée où figure une croix gammée. Premier regard ; puis lorsque l'on se recule, on fait zoom arrière et l'on se rend compte que ce que l'on prenait pour quatre cheminées fumantes au premier plan, derrière une rangée de fils de fer barbelés, ce sont deux paires de bottes et de pantalons bouffants gris de soldats allemands. Une scène vue à hauteur d'enfant et restituée telle quelle par l'artiste Rom. Chacune de ses œuvres est signée ; et à proximité de la signature, une branche d'arbre stylisée symbolise cet arbre de vie de Bergen-Belsen dont elle s'est nourrie des feuilles et de la sève pour survivre. « *Dans la baraque, on ne pouvait pas dormir, elle était inutilisable. Il n'y avait pas de toit là-haut, tout était cassé [...]. Mais ce qui était bien -c'était déjà le printemps et la nature était en plein travail- c'est que sous les baraques, au bord des planches, l'herbe poussait. Vert clair ! Si haut ! [...] On mangeait ça comme du sucre. On mangeait aussi des lacets de cuir et on avalait de la terre. Quand il n'y a plus rien, tu manges tout, aussi de vieux chiffons ! Si seulement on en avait eu suffisamment ! La plupart des femmes n'avaient plus de couverture parce qu'elles l'avaient mangée. [...] Et quand on trouvait une ceinture ou une chaussure, ça c'était la belle vie !* » Puis il y a les corneilles, omniprésentes, grands oiseaux noirs qui sont, pour Ceija, tantôt des signes de vie, d'autres fois des symboles de mort. Des oiseaux qui croassent encore, de nos jours, à Auschwitz-Birkenau, survolant ces endroits sinistres, comme s'ils avaient traversé le siècle, ou presque, pour témoigner, eux aussi, de l'horreur. Des oiseaux que l'on retrouve stylisés dans les trois œuvres plus paisibles qui mettent un point final à cette exposition... Car pour Ceija Stojka la question était permanente : « *Et si Auschwitz était simplement endormi ?* » « *Toujours, quand je vais à Bergen-Belsen, racontait-elle, c'est comme une fête ! Les morts volent dans un bruissement d'ailes. Ils sortent, ils remuent, je les sens, ils chantent et le ciel est rempli d'oiseaux.* » « *Si le monde ne change pas maintenant, si le monde n'ouvre pas ses portes et fenêtres, s'il ne construit pas la paix - une paix véritable - de sorte que mes arrière-petits-enfants aient une chance de vivre dans ce monde, alors je suis incapable d'expliquer pourquoi j'ai survécu à Auschwitz, Bergen-Belsen, et Ravensbrück* », écrit Ceija Stojka.

Soixante-quinze dessins et tableaux sont rassemblés pour nourrir cette exposition indispensable qui, malheureusement, n'est accrochée à la Friche de la Belle de Mai à Marseille que quelques jours encore (jusqu'au 16 avril) ; une chose est certaine, au-delà du témoignage bouleversant, chacune de ces œuvres est un coup de poing qui dans cette période troublée que nous vivons nous rappelle que la tentation peut être fatale du populisme et du nationalisme... Un violent coup au cœur, aussi, qui ne laisse personne indemne. A visiter, en urgence...

Michel EGEA

Pratique. Une exposition produite par Lanicolacheur-Marseille et La Maison Rouge-Paris. Du 10 mars au 16 avril, Galerie de la Salle des Machines à la Friche La Belle de Mai du mercredi au dimanche de 11 heures à 19 heures. Vendredi 31 mars à 18h45 et Samedi 1er avril à 19 heures, lectures de « Je Rêve que je vis ? libérée de Bergen Belsen ». Samedi 1er avril à 17 heures, visite commentée par Xavier Marchand, co-commissaire de l'exposition et à 20h30 Projection du film de Karin Berger sur Ceija Stojka.

ToutMa

L'ŒIL SUR TOUT... ET SUR VOUS

TOUTMA N°44 - AVRIL / MAI

[VOUS](#)[PEOPLE](#)[AGENDA](#)[SHOPPING](#)[ENFANTS](#)[GASTRONOMIE](#)[TOUS AZIMUTS](#)[EVASION](#)

Ceija Stojka ou les morsures de la mémoire, à la Friche Belle de Mai

PHOTO / ART / 21 mars 2017 / de [Jacques Lucchesi](#)[Recherche ...](#)



C'est une belle exposition que présente la Friche Belle de Mai en ce début de printemps. Une exposition originale et nécessaire, qui montre comment l'art peut transcender un destin qui semblait promis à la misère et à l'effacement rapide. Ce destin, c'est celui de **Ceija Stojka** (1933-2013) qui reste la première femme Rom à avoir témoigné de son expérience concentrationnaire. Née en Autriche, elle fut déportée à l'âge de dix ans avec toute sa famille. Car les nazis, rappelons-le, ne visaient pas qu'à la seule extermination des Juifs, mais aussi d'autres ethnies comme les Roms. Cinq-cent mille d'entre eux devaient ainsi disparaître dans les camps de la mort. Pas Ceija Stojka qui survécut successivement à Ravensbruck, Auschwitz-Birkenau et Bergen-Belsen. Comme beaucoup de rescapés, elle se maria et aura des enfants. Mais, à la cinquantaine, après s'être longtemps tue, elle éprouvera le désir de raconter cette période infernale avec des mots chargés de poésie, des dessins et des tableaux, surtout.

Organisée par la compagnie théâtrale *Lanicolacheur* (Marseille), en partenariat avec la prestigieuse *Maison Rouge* (Paris), cette sélection de 75 œuvres – encres, gouaches, acryliques -, parmi le millier qu'elle a produit, prend ici la forme d'un parcours initiatique qui va de la déportation jusqu'au retour à la vie. Leur style oscille souvent entre art naïf et expressionnisme, mais quelle intensité les habite ! Qu'on observe, par exemple, ce *Vienne-Auschwitz* (acrylique sur carton) avec son ciel filandreux rouge et blanc qui contraste avec le vert joyeux des arbres bordant la voie ferrée et on comprendra à quelle artiste on a à faire. Ailleurs les corps se ramènent à des formes géométriques, reflets de leur interchangeabilité anonyme, tel ce *Au pas de course, marche ! La ferme !*. Les formes humaines sont étirées, faméliques, en aplat, avec une insistance particulière sur les yeux. Humiliations, exécutions, chambres à gaz, cadavres amoncelés, fours crématoires : Ceija Stojka nous livre un catalogue des souffrances infligées à son peuple au nom d'une idéologie perverse. « *Tout nous était interdit, sauf de mourir.* » Ecrit-elle en marge d'un dessin. Ainsi une petite acrylique comme Z6399 (son matricule à Auschwitz) devient emblématique de son effort à s'échapper de cet enfer, avec sa main rouge et tatouée sur fond noir qui se tend vers un rayon de lumière. Les dernières œuvres de cet hallucinant parcours ont, bien sûr, des tonalités plus optimistes (Libération de Bergen-Belsen).

Des manuscrits, des photos et un enregistrement de son chant complètent cette exposition singulière, d'une évidente sincérité artistique et d'une haute portée pédagogique à la fois. Elle s'inscrit parfaitement dans le cadre

Le printemps des potiers

EXPOSITION DU
15 AVRIL ▶ 1^{er} MAI 2017

COMBRES

FERRE

CÉRAMISTES, SCULPTEURS, DESIGNERS

AIELLO & DOLÉAC

BARDET

LEPPENS

II GRAND MARCHÉ DES POTIERS II
▶ 15, 16, 17 AVRIL

SOLARGIL®
solargil.com

bart
héle
my
art

ATELIERS D'ART
COLLECTIF

Bandol

RSS ToutMa



RSS ToutMa

Abonnez-vous sur
notre flux RSS

de la dixième édition de **Latcho Divano**, ce festival des cultures tziganes au sein de la Friche Belle de Mai et qui est, cette année, d'une grande richesse. Dans ces conditions, pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups ?

Exposition Ceija Stojka, du 11 mars au 16 avril

salle des Machines, du mercredi au dimanche, de 11h à 19h. Entrée gratuite.

Festival Latcho Divano, du 10 mars au 8 avril.

Toute information sur les spectacles et réservations sur : www.latcho-divano.com



Vous aimerez aussi

PHOTO / ART



**Benjamin
Carbonne**
passe à table au
Charité café

ENTREPRENEURS



**Emmanuel
Bournot**
le génie photographe
"regardez-moi dans
les yeux..."

CÉLÉBRITÉS



Jef Aérosol
expressions en béton

Chérie
FM

[@TOUTMA SUR INSTAGRAM](#)

[ANCIENS NUMÉROS](#)

[SUIVEZ-NOUS !](#)



MED'IN MARSEILLE (/)

L'INFO MADE IN M

MÉDIA EUROMÉDITERRANÉEN DES DIVERSITÉS À MARSEILLE / MERCREDI, 19 AVRIL 2017

ARTICLES
[Accueil \(http://www.med-in-marseille.info/\)](http://www.med-in-marseille.info/) > [Actualités \(-Actualites-.html\)](#) > Ceija Stojka, peintre et écrivain, Rom, dans le cyclone de l'histoire

CEIJA STOJKA, PEINTRE ET ÉCRIVAIN, ROM, DANS LE CYCLONE DE L'HISTOIRE

10 mars 2017 - Dernier ajout 13 mars 2017

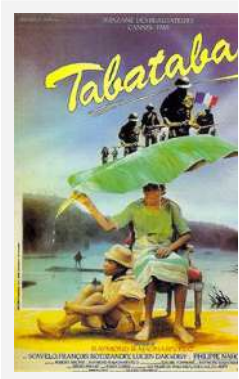
Dans le cadre du Festival des Cultures Tziganes Latcho Divano, La Friche Belle de Mai présente la première exposition-monographie de la peintre Ceija Stojka, portée par la compagnie Lanicolacheur de Marseille et la Maison rouge de Paris. Née en Autriche, l'année où Hitler accède au pouvoir en Allemagne, l'artiste Rom, Ceija Stojka, a été victime, comme tout son peuple, de la déportation dans les camps d'extermination nazie. Quarante ans plus tard, pour contrer l'oubli, conjurer le sort et le déni, Ceija, va peindre et écrire sa vie et les horreurs des camps. Celle qui était considérée comme analphabète, va constituer, à partir des années 1990, un témoignage artistique pictural et littéraire, inédit et précieux, sur la condition faite au XXème siècle au peuple Romani. L'exposition est à voir à Marseille jusqu'au 16 avril 2017.



Les œuvres de Ceija Stojka, peintre et écrivaine Rom, sont des précieux témoignages de cet autre génocide du XXème siècle, souvent occulté, celui des Roms et Tziganes. Plus d'un demi-million de Tziganes ont été victimes de la politique d'extermination nazie, sans que l'on ait pu, encore aujourd'hui, recenser leur nombre exact. Un drame, mal connu, et surtout longtemps tu, par ceux qui l'ont vécu dans leur propre chair, à savoir les familles Roms, elles-mêmes. Née en 1933, la peintre naît dans une famille Rom, de l'ethnie Lovara-Roma. Sa famille sont des marchands de chevaux d'Europe Centrale, installés à Vienne. A l'âge de 9 ans, en mars 1943, elle est raflée et déportée, avec d'autres membres de sa famille. Elle survivra à trois camps de concentration, Auschwitz-Birkenau, Ravensbrück et Bergen-Belsen. Ceija Stojka aura attendu quarante ans, pour coucher sur la page les épreuves qu'elle a endurées.



26 MARS 2017



70 ANS DES MASSACR
 MADAGASCAR : PROJ
 DÉBAT AUTOUR DU F
 "TABATABA" À L'EQUI
 CE 29 MARS 2017.
 (70-ans-des-massacres-de-
 madagascar.html)

16 MARS 2017



FUSILLADE DANS UN I
 À GRASSE (06) : LE PI
 INQUIÉTANT DU JEUN
 TIREUR
 (fusillade-dans-un-lycee-a-gras)

13 MARS 2017



Une exposition consacrée à son oeuvre, proposée par La maison Rouge, associée à la Compagnie marseillaise Lanicolacheur, se tient à la Friche Belle de Mai jusqu'en mai, et sera visible en février 2018 à Paris, à La Maison Rouge. L'évènement réunit soixante-quinze œuvres qui retracent l'histoire de Ceija Stojka. La plupart de ses créations sont saisies dans un style enfantin, cet art quasi « brut », et très fort émotionnellement, qui n'a rien à envier à un artiste comme Chagall, et dépeignent une réalité « figurée » par le prisme de l'enfance. L'exposition présente également des archives, photographies et carnets.

« CE QU'ILS ONT VRAIMENT FAIT AVEC NOUS, JE NE PEUX PAS TE LE RACONTER »

Une première partie, faite de dessins à l'encre, au fusain et de quelques tableaux revient sur la période « Vienne, la traque, la déportation », et restitue la vie de l'artiste à Vienne avec sa famille, avant 1943, il s'agit de représentations de sa famille cachée à Vienne. Puis vient le temps des « camps » (1943-1945), avec 200 œuvres. Visions d'horreurs, barbelés, miradors, cadavres, fumée des fours crématoires, bottes de SS, corbeaux, les yeux qui pleurent, des corps amoncelés. Dans les dessins de Ceija Stojka, le paysage est figé dans un désert de neige et d'arbres sans feuilles. Dans ses dessins, à l'encre noire, les coups de pinceaux noirs tournoient, le vol des corbeaux, les barbelés des camps, tout tourne, comme emporté dans le grand tourbillon de la mort.



L'enfer de la déportation, qu'elle décrit aussi dans son ouvrage, « Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen », dans une prose poétique, puisée dans le langage de l'enfant qu'elle était. « Les morts, c'était nos protecteurs et ils étaient humains. Des gens qu'on avait connus. Mais ceux qu'on n'avait pas connus, on disait aussi qu'ils étaient des nôtres. C'était les nôtres et on n'est pas seuls. On n'était pas seuls aussi parce qu'il y avait tellement d'âmes qui virevoltaient tout autour. » Une main rouge qui porte le tatouage des camps, s'élève dans le noir... « Les œuvres sombres »... Elle dépose également sur ses dessins des mots, ceux d'enfants et des ordres des gardiens des camps. « La vraie vérité, la peur, la misère, ce qu'ils ont vraiment fait avec nous, je ne peux pas te le raconter. Je ne peux pas te le transmettre », dira-t-elle.

LES ŒUVRES CLAIRES, LES ARBRES EN FLEURS

Enfin, la phase « Le retour à la vie », où les couleurs reviennent sur la palette, et où la vie au grand air est à nouveau fêtée. Ses toiles revisitent des paysages colorés, sublimes, comme autant de subtiles fragments d'un temps ancien, d'avant-guerre, où la famille Stojka, avec d'autres Roms, « vivait heureuse et libre en roulotte dans la campagne autrichienne ». Des toiles « claires » où la nature et les arbres en fleur accueillent les roulottes et les chevaux. Où, des décennies plus tard, les années 1960-1970, des tapis suspendus au-dessus de l'herbe côtoient les voitures de la famille. Sans oublier, les tournesols, fleur emblème des Tziganes.

Certains élément de son travail pictural peuvent évoquer celui d'une autre peintre française du début du siècle, également totalement atypique,



KARIMA LARBI : "SCHI C'EST REPARTI POUR ANS !"

(karima-larbi-schebba-c-est-rep)

10 MARS 2017



CEIJA STOJKA, PEINT ÉCRIVAIN, ROM, DAN: CYCLONE DE L'HISTO

(ceija-stojka-peintre-et-ecrivai

4 MARS 2017



MANIFESTATION POUR DROIT DE VIVRE POUR MARWA CE SAMEDI 4. À 14 H AUX RÉFORMÉ

(manifestation-pour-le-droit-de

17 FÉVRIER 2017



LA MARCHÉ DES ROSAS 11 FÉVRIER POUR THI

(la-marche-des-rosas-du-11-fev

15 FÉVRIER 2017



Séraphine, dite de Senlis ; dont Yolande Moreau a immortalisée la vie dans un film éponyme de 2008.

« Même la mort a peur d'Auschwitz »

Après la déportation, la famille Stojka retournera vivre à Vienne. Ceija occultera un temps, le souvenir de l'horreur, cette partie d'elle-même, et se fera, entre autres, marchande de tapis. Mais en 1988, les mots la rattrapent et jaillissent du silence : « J'ai pris le stylo pour écrire, car j'avais besoin de m'ouvrir, de crier », explique-t-elle, lors d'une conférence au Musée juif de Vienne, en 2004. Son premier cahier du souvenir, elle l'écrira sans grammaire, ni ponctuation, en simple phonétique. Une journaliste et chercheuse autrichienne, Karine Berger, rencontrée en 1986, découvre ses écrits et saisie par la force émotionnelle du récit, les qualifia d'« hallucinants ».



Elle aidera Ceija Stojka à mettre en forme ses textes. La benjamine de la famille, Ceija, sort, ainsi, presque sans prévenir, et à la surprise de son propre clan, son premier livre : « Nous vivons dans la clandestinité. Souvenirs d'une Rom-Tzigane », en 1988 à Vienne, souvenirs des camps, vus par une enfant. Or d'après les croyances et traditions Roms, le drame ne devait se transmettre que de bouche à oreille et surtout qu'entre Tziganes. Mais Ceija Stojka choisit de sortir de ce demi-silence oppressant et malgré la tradition de porter cette mémoire à la connaissance, de tous, et surtout des non Roms (des Gadgis). Elle devient la première femme Rom, rescapée des camps de la mort, à témoigner à travers quatre livres, publiés en Autriche, entre 1988 et 2005. Elle sera, à partir des années 1990, une figure incontournable de la mémoire Rom et de la défense du peuple Rom en Autriche. Elle a reçu plusieurs distinctions, dont le Prix Bruno-Kreisky pour le livre politique en 1993.



En parallèle, comme pour remanier encore ses souvenirs atroces et mieux les expurger, elle prend les crayons et les pinceaux, et commence peu à peu à construire une œuvre picturale qu'elle poursuit, jusqu'à la fin de sa vie en 2013. Totalement autodidacte, elle peindra et dessinera sur papier, carton fin ou toile, plus de mille œuvres, dans son appartement de la Kaiserstrasse à Vienne, sous l'œil, indifférent de sa famille, qui ne voit là que gribouillage. Des œuvres sombres et des œuvres claires, comme elle les qualifiait elle-même. Malgré la notoriété de ses écrits, sa peinture reste dans l'ombre. Elle sort de l'oubli en 2013, grâce au travail d'une curatrice berlinoise et d'un critique d'art allemand Matthias Reichelt qui publie un livre : « Même la mort a peur d'Auschwitz » rassemblant près de 500 reproductions de son travail.

« J'ai découvert les œuvres littéraires et picturales de Ceija Stojka dans le cadre des recherches artistiques que je mène depuis 4 ans autour de la littérature Rom. La force de ses peintures, les émotions qui s'en dégagent m'ont donné envie de lire ses livres », explique le metteur en scène, Xavier Marchand, de la compagnie marseillaise Lanicolacheur. « Le fait même qu'elle écrive en allemand, dans le pays qui a donné naissance à Jörg Haider et Adolf Hitler, est en soi une victoire symbolique sur le nazisme ». La compagnie décide de faire traduire et publier en français le texte « Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen ». Et le porte à la scène, en 2016.

SORTIR LEUR FILM AU CINÉMA : « ILS L'ONT FAIT ! »

(sortir-leur-film-au-cinema-ils-l

14 FÉVRIER 2017



DÉBAT ROSAS SUR L'AFFAIRE THÉO : COMMENT S'UNIR POUR MIEUX AGIR !

(debat-rosas-sur-l-affaire-theo.

10 FÉVRIER 2017



LES MARCHEURS POUR L'ÉGALITÉ ONT RENDU HOMMAGE À LEUR CAMARADE BOUZID K.

(les-marcheurs-pour-l-egalite-o

2 FÉVRIER 2017



LE CIVILETTI PERFORMANCE CENTER : DU TAEKWONDO ET DU TAE BOXING LOUÉS EN ÉLITE EN TOUTE FRATERNITÉ.

(le-civiletti-performance-cente

30 JANVIER 2017



EXPO : « DIWAN », « ENQUÊTE » SUR CEIJA STOJKA VENUS PAR LA MÉDITERRANÉE.

(expo-diwan-enquete-sur-ces-r

25 JANVIER 2017

Ceija Stojka, Artiste Rom à la Friche Belle de Mai – Marseille

29 mars 2017

Jusqu'au 16 avril, la **Friche Belle de Mai** accueille, dans la Salle des Machines, « **Ceija Stojka, Artiste Rom** », première exposition monographique consacrée à l'œuvre de l'artiste rom **Ceija Stojka** (1933-2013).



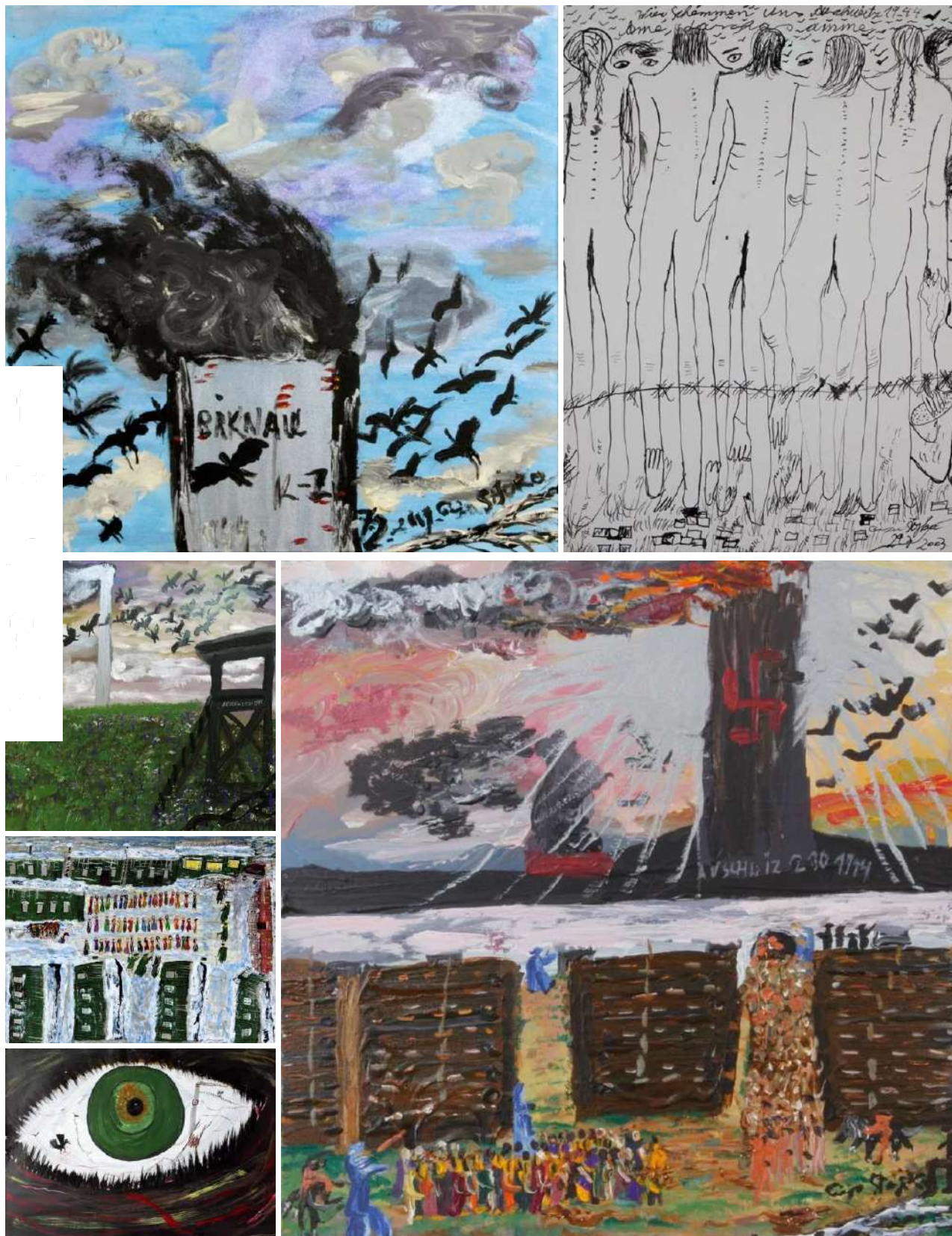
Ceija Stojka, Artiste Rom à la Friche Belle de Mai – Vue de l'exposition © Lanicolacheur

Conçue par la compagnie théâtrale marseillaise **Lanicolacheur** et par **La maison rouge**, l'exposition rassemble 75 œuvres : peintures, archives, photographies et carnets.

Ceija Stojka a commencé à peindre et à écrire à l'âge de 50 ans pour témoigner de sa peur de l'oubli.

« Si le monde ne change pas maintenant, si le monde n'ouvre pas ses portes et fenêtres, s'il ne construit pas la paix – une paix véritable – de sorte que mes arrière-petits enfants aient une chance de vivre dans ce monde, alors je suis incapable d'expliquer pourquoi j'ai survécu à Auschwitz, Bergen-Belsen, et Ravensbrück ».

Son œuvre peint ou dessiné, réalisé entre 1988 et 2012, compte plus d'un millier de pièces. L'ensemble a été exécuté sans ordre chronologique.



Le parcours de l'exposition très bien articulé et un accrochage soigné permettent de saisir l'histoire de cette vie édifiante et toute l'horreur du génocide tzigane.

Quatre thèmes ou époques ponctuent la visite :

- Vienne, la traque, la déportation.
- Les camps.
- Visions de cauchemar.
- Le retour à la vie.

Il est impossible de rester indifférent à cette œuvre puissante et cohérente.

Une exposition singulière et émouvante qu'il ne fait pas manquer.

Rappelons que l'accès à la Salle des Machines est gratuit.



À noter :

Lecture théâtrale « *Je rêve que je vis ? libérée de Bergen Belsen* » de **Ceija Stojka** le vendredi 31 mars 2017 à 18h45 et samedi 1er avril 2017 à 19h, suivie de la projection de « *Ceija Stojka, portrait d'une romni* » film de Karine Berger. Friche la Belle de Mai / Studio de Marseille objectif Danse

Commissariat : Xavier Marchand (Lanicolacheur) et Antoine de Galbert (La maison rouge).

L'exposition sera présentée à La maison rouge – Paris du 23 février au 20 mai 2018.



Ceija Stojka, *Ohne Titel (Sans titre)*, s.d., acrylique sur carton, 50 x 70cm Courtesy collection Hodja et Nuna Stojka, Vienne

Production **Lanicolacheur**-Marseille et **La maison rouge**-Paris. Avec le soutien de **Friche la Belle de Mai** et du **Forum Culturel Autrichien-Paris** et la participation de **Goethe Institut- antenne de Marseille**, **Le dernier cri** – Marseille, **Latcho Divano** – Marseille, **Carina Curta** – Marseille-Vienne, **Marseille objectif DanSE**.

A lire, ci-dessous, quelques repères biographiques à propos de **Ceija Stojka**

En savoir plus :

Sur le [site de la Friche la Belle de Mai](#)

Sur la [page Facebook de la Friche la Belle de Mai](#)

Sur le [site de Lanicolacheu](#)

À lire l'article de **Florence Aubenas** sur **Ceija Stojka** dans **M – Le Magazine du Monde** du 25 février 2017



Ceija Stojka, *Ohne Titel (Sans titre)*, 09.09.2005, acrylique sur toile, 30 x 100 cm Courtesy collection Antoine de Galbert, Paris

Propos de Ceija Stojka

Stojka est née en 1933, cinquième d'une fratrie de six enfants dans une famille de bouchers de chevaux, les Lovara-Roma, une ethnie Rom d'Europe centrale. Quarante ans après sa déportation, Ceija Stojka se met à écrire et à peindre pour témoigner et pour surmonter sa peur de l'oubli. Deux de ses frères, Karl et Mongo Stojka, sont devenus eux-mêmes écrivains et musiciens.

Appuyée avec sa mère et quatre frères et sœurs, elle raconte son histoire dans une œuvre publiée en 1988 et devenue célèbre : *Wir leben im Verborgenen – Erinnerungen einer Rom-Zigeunerin* (« Nous vivons dans la clandestinité. Souvenirs d'une rom-tzigane »), qui a attiré l'attention sur le sort des roms sous le nazisme. « J'avais besoin de crier, j'ai pris le stylo pour écrire, car j'avais besoin de m'ouvrir, de crier », expliquait-elle en 2004 lors d'une conférence au Musée juif de Vienne.

Elle a reçu plusieurs distinctions, dont le Prix Bruno-Kreisky pour le livre politique en 1993. Jusqu'au jour de sa mort en 2013, à 79 ans, Ceija Stojka a eu peur que l'Europe n'oublie son passé et qu'un jour prochain, les fours crématoires d'Auschwitz puissent reprendre leur activité dans une indifférence à peu près générale. C'était la peur d'une citoyenne informée, qui suivait attentivement l'évolution des lois et des discours anti-tsiganes à travers notre vieux continent. L'œuvre de cette écrivaine, peintre et musicienne rom autrichienne fait aujourd'hui référence concernant les persécutions subies par les tsiganes sous le nazisme.

Partager :



WordPress:

EXPOSITION | FESTIVAL | GRATUIT

Ceija Stojka, une artiste rom dans le siècle

Du 11/03/2017 au 16/04/2017 - Marseille - Friche Belle de Mai



Festival Latcho Divano

Festival Latcho Divano

Du 11 mars au 8 avril

Friche Belle de Mai -
Marseille

Ceija Stojka, une
artiste rom dans le
siècle

Du 11 mars au 16 avril

Friche Belle de Mai -
Marseille

Photographe Matéo
Maximoff Photographe

Du 15 mars au 2 avril

Cinéma des Variétés -
Marseille

Une soirée cinéma
avec le festival Latcho
Divano

25 mars

Cinéma du Gyptis -
Marseille

Temps fort sur la
culture Rom et Tzigane

Du 31 mars au 8 avril

Friche Belle de Mai -
Marseille

Romano Dives, journée
internationale des

Roms

8 avril

Friche Belle de Mai -
Marseille

Pas moins de soixante-quinze oeuvres racontant l'histoire de Ceija Stojka, déportée à l'âge de 10 ans, avec sa mère Sidonie et d'autres membres de sa famille à voir à La Friche Belle de Mai du 11 mars au 16 avril.

Le parcours de l'exposition est donc à la fois thématique et chronologique.

Les thèmes et les époques retenus sont :

• **Vienne, la traque, la déportation** : il s'agit de représentations de sa famille cachée à Vienne, avant d'être raflee avec une alternance de dessins à l'encre, de fusains et quelques tableaux.

• **Les camps** : cœur de l'œuvre et cœur de l'exposition, Ceija a réalisé plus de 200 œuvres de cette période (1943-1945), elle y travaillait encore peu de temps avant sa mort. Visions de cauchemar : récurrence des barbelés, des cadavres, de la fumée, des SS, du vent, de la neige, des corbeaux. Dans son dialecte malhabile autrichien, elle écrit souvent directement sur la feuille ses sentiments d'enfant mêlés aux ordres des gardiens, ses courts dialogues avec sa mère et de plus longs textes au dos des dessins. La graphie prend une place très particulière, puisqu'elle devient un motif en soi qui occupe la page et à la fois, apporte des éléments de compréhension des situations extrêmes.

• **Le retour à la vie** : elle laisse libre cours à son goût de la couleur, de la vie au grand air et de la singularité rom ; les fonds sont travaillés à la main, ou avec un pinceau chargé de matière.

Vernissage le 10 mars.

Temps fort autour de la culture Rom et Tzigane.

+ d'infos : www.lafriche.org

AGENDA

**Du 11 mars au 16 avril
2017**

Ceija Stojka, une artiste rom dans le
siècle
11h

Friche Belle de Mai
41 rue Jobin 13003 **Marseille**

20 événements à venir

annonce
covoiturage



Connectez-vous pour voir vos amis qui veulent y aller.